
3 1761 07831608 0



R. P. L. SACHÉ, S.J.

LE

R.P. LOUIS SACHÉ

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS

PAR LE

P. H. E. DUGUAY

DE LA MÊME COMPAGNIE



1890



DÉCLARATION.

Je déclare qu'en donnant, dans ce livre, le nom de *saint* à des personnages que l'Eglise n'a pas élevés sur les autels, je n'entends le faire qu'au sens autorisé par le décret d'Urbain VIII à ce sujet, et ne prétends en aucune façon prévenir le jugement de la sainte Eglise.

A Son Eminence le Cardinal TASCHEREAU,
Archevêque de Québec.

EMINENCE,

C'est au milieu des fidèles confiés à votre sollicitude et sous vos yeux, dans cette ville de Québec, où il aimait tant à demeurer, que le Père Saché dévoua les plus belles années de sa vie d'apôtre aux fonctions sacrés de son ministère. Toujours Votre Eminence l'encouragea de sa bienveillante protection, l'honora de sa haute estime. Elle met le comble à toutes ces faveurs en acceptant, avec une bonté qui nous remplit de reconnaissance, la dédicace de ce livre consacré à redire les travaux et les vertus de ce saint religieux.

Lettre de Son Eminence
le Cardinal TASCHEREAU,
au R. P. DÉSY, *S. J.*

QUÉBEC, 6 avril 1890.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La vie du Révérend Père Saché, que vous avez eu la bonté de me présenter, m'a beaucoup intéressé et édifié. Aux actes de zèle et de piété dont l'auteur fait mention, je puis ajouter le témoignage des vertus que j'ai eu l'occasion de connaître et d'admirer pendant les visites pastorales, durant lesquelles ce vénérable Père m'a accompagné à plusieurs reprises.

Il a passé en faisant le bien et maintenant il reçoit sa récompense.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'expression de ma reconnaissance.

E. A. Card. TASCHEREAU,
Arch. de Québec.

AU LECTEUR.

Le 24 octobre 1889, mourait, à la résidence de Québec, un homme qui, pendant près d'un demi siècle, prit une large part à toutes les œuvres qu'il plut à Dieu d'accomplir en Canada par le ministère des Jésuites ; un homme dont aucun appel extraordinaire n'avait déterminé l'entrée dans notre Compagnie, mais qui s'y enrôla parce que son âme généreuse et avide de sacrifices se promettait dans cette religion une vie plus austère, plus laborieuse, plus conforme à celle du divin Maître ; un homme que ses talents, ignorés de lui seul, désignaient aux fonctions les plus variées et les plus diffi-

ciles, et qui les remplit toutes sans que sa vertu souffrît jamais de son élévation, sans que jamais la règle subît de défaveur sous son gouvernement ; un homme que sa nature quelque peu sauvage et la sève robuste de son tempérament réservaient à de terribles et interminables combats, et qui sut vaincre à force d'énergie et de persévérance la multitude de ses ennemis et leur vigueur toujours renaissante ; un homme qui fit de l'humilité son étude favorite, de la mortification sa tâche de chaque jour, du zèle apostolique sa passion dominante, de la charité fraternelle ses plus constantes délices et ne vit jamais en lui-même que le plus indigne des pécheurs, mais que la voix publique proclama saint longtemps avant qu'il n'allât recevoir dans une autre vie la récompense due à ses travaux et à ses mérites : cet homme, c'est le R. P. Louis-César Saché.

S'il ne se recommande à la curiosité publique par aucun cachet d'originalité extraordinaire, s'il ne se fraye une entrée dans l'histoire par aucune action d'éclat, s'il ne fut le héros d'aucune entreprise d'intérêt général ni ne joua un rôle à effet dans les évènements politiques de notre pays, sa vie n'en est pas moins de celles qui méritent d'être étudiées et qui contiennent pour la généralité des hommes les enseignements les plus nombreux et les plus salutaires. Elle se déroule tout entière dans une série d'emplois suffisamment variés pour mettre en jeu toutes les aptitudes d'une nature le plus richement douée, assez difficiles et assez vastes pour qu'un homme y pût donner la pleine mesure de son talent et de son savoir-faire.

L'attention scrupuleuse avec laquelle il remplit tous ses devoirs, nous a révélé en lui une constance de dessein, une énergie

d'exécution, une force de caractère qu'il importe d'autant plus de mettre sous les yeux de nos contemporains que les modèles de ce genre se font tous les jours de plus en plus rares. Raconter sa vie et ses œuvres pour faire connaître les défauts dont il a triomphé, les vertus qu'il a pratiquées, tel est le but de ce travail. Le P. Saché n'a pas toujours été un saint, mais de mémoire d'homme, il a toujours consciencieusement tâché à le devenir et c'est en quoi le souvenir de sa vie nous sera d'une grande utilité. Faibles comme lui, comme lui exposés à toutes les vicissitudes du combat spirituel, nous trouverons dans sa vie des encouragements et des exemples ; nous n'y verrons rien de cette sainteté à hauts sommets, qui rebute l'émulation, mais rien non plus de cette vertu terre-à-terre qui déconcerte l'admiration.

CHAPITRE I.

DANS LE MONDE.

C'est à Beaumont-la-Ronce, petit village de la Touraine, que naquit Louis-Césaire Saché, le 23 décembre 1813. Des bruits de guerre durent se mêler souvent aux refrains maternels qui le bercèrent dans son enfance. La nation française ne s'était relevée de la crise aiguë d'une guerre civile que pour tomber dans de nouveaux accès de démence militaire et provoquer une invasion, non plus de ses enfants exilés, mais de ses ennemis. La Touraine vit ses plaines fertiles dévastées et flétries par l'occupation étrangère, ses villes et ses bourgades rançonnées par une soldatesque

enivrée de triomphes. Le petit bourg de Beaumont-la-Ronce porta sa part de tous ces désastres ; il fut cependant assez heureux pour ne pas ressentir encore de longtemps le souffle d'impiété qui desséchait partout la France.

Les parents du jeune Louis avaient traversé la période révolutionnaire, sans ajouter, il est vrai, à leur modique fortune, mais aussi sans rien perdre du trésor plus précieux des traditions chrétiennes. Cet héritage, ils le transmirent à leurs enfants dans toute son intégrité, et Dieu voulut en retour multiplier dans leur famille les vocations religieuses : Louis avait deux de ses sœurs dans la Congrégation des Filles de St-Vincent de Paul, et lui-même devait se faire religieux de la Compagnie de Jésus. Sa première éducation en lui formant le cœur à toutes les vertus chrétiennes, le prépara de loin à l'état de perfection au-

quel Dieu le destinait. Le Curé de Beaumont-la-Ronce, frappé des heureuses dispositions de l'enfant pour l'étude et la piété, l'attira dans son presbytère et lui enseigna en même temps que les éléments de la doctrine catholique, les premiers rudiments des lettres profanes et des langues anciennes.

Il nous reste peu de détails sur l'enfance de Louis. Le P. Saché ne se laissait pas facilement entraîner à parler de ses faits et gestes ; c'est seulement dans son extrême vieillesse et quelques semaines avant sa mort, qu'on put à force de ruse l'induire à raconter les deux traits suivants : Il avait quatre ans, et avait été bien sage ; pour le récompenser, on le conduisit à une fête foraine qui se donnait dans un bourg voisin. Au milieu du tumulte et du va-et-vient de la foule, l'enfant se trouva tout à coup séparé de son gardien et ne put le

retrouver. Le soir venu, comme il errait un peu à l'aventure, son allure embarrassée attira l'attention de quelques promeneurs : " Comment t'appelles-tu, mon enfant ? " lui demanda-t-on.—" Je m'appelle petit Louis." —" Oui, mais petit Louis qui ? " Il n'en savait rien. " Et où demeures-tu, comme cela ? "—" Chez la mère 'Zais." C'était le surnom d'une voisine qui lui donnait des bonbons et chez qui le petit Louis passait ses loisirs ; on ne put rien apprendre davantage. Cependant un attroupement s'était formé, chacun voulait voir et interroger ce petit homme qui avait l'air sage, qui n'était pas timide et ne pleurait pas du tout ; des paysans de Beaumont-la-Ronce le reconnurent et le ramenèrent à sa famille.

Plus tard, à huit ans, le petit Louis éprouva une grande joie et une grande tristesse ; c'était le jour de la Procession, de la belle procession du Saint-Sacrement.

On avait exercé, selon la coutume, un grand nombre d'enfants à balancer en cadence des encensoirs fumants, à décrire dans leur marche des figures symboliques, et les plus remarquables par leur beauté, vêtus en anges, à jeter des fleurs sur le passage de l'Ami des enfants ; le petit Louis, était ange-fleuriste. Tout alla bien d'abord ; les petits pieds frappaient bien la mesure, les petites mains puisaient à temps dans la corbeille et lançaient bien les fleurs ; c'était la grande joie. Mais voilà que tout à coup un ruban se casse quelque part, la corbeille roule par terre, les fleurs se répandent. " Ah ! que j'eus de chagrin, ah ! que je pleurai ! " s'écriait le bon vieux Père, encore tout ému au souvenir de cette lointaine infortune.

Pendant qu'il suivait les leçons du Curé de Beaumont-la-Ronce, le jeune Saché se lia d'amitié avec un compagnon de son âge

et de ses études, il se nommait P. Janvier et devint chanoine de la Cathédrale de Tours, fondateur de la Congrégation de la Sainte-Face de Notre-Seigneur ; c'est l'auteur bien connu de la vie du saint homme de Tours, M. Dupont.

Disons-le tout de suite à leur honneur, cette amitié fut inaltérable, elle dura autant que leur vie ; ni l'émulation du condisciple ni le succès balancé des deux rivaux ni la différence de vocation ni l'âge ni la distance ne purent diminuer leur affection mutuelle. Dieu leur avait ménagé ce grand bienfait de l'amitié dès l'aube de leur vie pour les soutenir l'un par l'autre dans la vertu. Ensemble ils firent leurs premiers essais dans les connaissances humaines, ensemble ils se nourrirent à la table sainte du pain des élus. Nous ne pouvons préciser la date de ce grand évènement de la vie chrétienne, mais si nous devons juger des

dispositions avec lesquelles ils reçurent cette première visite de l'Hôte divin, par les expressions de piété et de sainte joie qui à ce souvenir s'échappent de leur cœur vingt ans, quarante ans plus tard, nous pouvons affirmer que leur ferveur fut alors tout angélique. " Jamais," s'écrie le P. Saché, le matin de ses vœux dans la Compagnie, " jamais je ne fus si heureux depuis le jour de ma première communion !" Heureux le chrétien qui peut rapprocher ainsi dans la joie de son âme bien des jours de sa vie !



Parvenus à l'âge de 15 ou 16 ans, les deux émules furent envoyés au petit séminaire de Tours pour y achever leurs études classiques. Ce fut pour eux l'occasion de nouvelles luttes pacifiques, où ils se disputèrent pendant plusieurs années tous les

premiers prix de leur classe. Leur piété y trouva aussi de nouveaux encouragements. Les classes se faisaient dans l'antique monastère des Minimes, que Louis XI fit bâtir pour servir d'habitation à saint François de Paule. Ce monarque, on le sait, tenait en grande estime le saint thaumaturge et voulut à tout prix le fixer près de son palais de Plessis-les-Tours, sa demeure favorite. De ce palais royal, où la diplomatie moderne semble avoir eu son berceau, et que Walter Scott nous a si bien décrit dans un de ses plus beaux livres, il ne reste plus que des ruines à peine visibles, tandis que la maison de François de Paule a résisté jusqu'ici au choc du temps et des passions humaines ; souvent reparée et embellie, elle se dresse encore à quelques pas de ce qui fut le château historique de Plessis-les-Tours. Les épreuves ne lui ont pas manqué. Pendant les guerres de reli-

gion, les huguenots s'abattirent un jour sur la paisible demeure des serviteurs de Dieu, saccagèrent ses cloîtres, pillèrent ses richesses, brûlèrent les reliques de saint François de Paule et en jetèrent les cendres au vent.

Ces souvenirs de la vie militante du chrétien et beaucoup d'autres que des monuments fidèles nous ont conservés dans ces lieux, durent se présenter souvent à l'esprit de nos deux jeunes étudiants pendant qu'ils vaguaient à loisir à travers les cloîtres témoins de tant de vertus, dans les allées ombreuses des préaux, autour des fontaines aux jets perpétuels comme les effusions d'un cœur rempli de l'amour de Dieu, dans l'air embaumé de cette aubépine impérissable que saint François planta de sa main et qui se couvre encore tous les ans de fleurs parfumées. Au milieu de leurs causeries intimes, où ne se dissimulait point leur attrait irrésistible pour le sacerdoce, ils

s'excitaient à la piété, à un redoublement de fidélité à la règle, afin d'attirer sur leur carrière les bénédictions du ciel. Leur vertu, leurs talents, leur caractère aimable faisaient d'eux les modèles de leurs condisciples, et quand ils quittèrent le couvent des Minimes pour entrer au grand séminaire, ils ne laissèrent après eux que de bons et glorieux souvenirs.

Au grand séminaire, Louis fut ce qu'il avait toujours été, pieux, sage, ardent à l'étude. Après un brillant cours de philosophie et de théologie sous la direction des Prêtres dits de Picpus, il reçut les ordres sacrés et fut aussitôt employé dans le diocèse de Tours.



Il est arrivé au terme de ses plus chers désirs, nourri de prière et de piété dès sa plus tendre enfance, élevé, pour ainsi dire,

sur les marches de l'autel, Louis n'a soupiré qu'après le jour où, prêtre, il offrirait le divin sacrifice. Son rêve est réalisé, ses vœux sont remplis ; pourquoi donc se sent-il encore tourmenté d'une vague inquiétude qui ne lui laisse aucun repos ? Jamais il n'a éprouvé pour le siècle la moindre inclination, toutes ses aspirations montaient vers le sanctuaire ; il est prêtre, et pourtant il ne goûte point cette plénitude de paix intérieure qu'il s'était promise ; Dieu lui fait entendre de secrets appels à une vie plus parfaite, appels que le jeune lévite a peur de trop bien comprendre et auxquels cependant il n'ose fermer l'oreille. Le ministère qu'il exerce, lui plaît, les succès qu'il y obtient, répandent sur la face de l'avenir un sourire des plus engageants ; mais il se demande si la voie facile que lui ouvrent ses talents, n'offre pas à sa vertu un danger qu'il importe de prévenir au plus tôt,

s'il lui convient bien, d'ailleurs, à lui prêtre de Jésus-Christ, de rechercher les aises de de la vie, de refuser la croix et ses labeurs.

Deux longues années se passèrent dans ces oscillations entre la nature et la grâce ; puis un beau jour l'abbé Saché prit le parti de s'en expliquer nettement avec le Saint-Esprit au cours d'une vaillante retraite, et voici, écrit de sa main, le résultat de sa délibération :

“ Aujourd'hui, 30 août, à la fin de ma “ retraite, après une délibération sérieuse, “ après de longues hésitations, je me suis “ déterminé à demander ma réception dans “ la Compagnie de Jésus. Je suis résolu, “ si on me juge propre à faire partie de “ cette sainte Société, de poursuivre acti- “ vement mon admission et de travailler à “ lever tous les obstacles.

“ Les principaux motifs qui m'ont déter- “ miné sont une plus grande sûreté pour

" mon salut, une plus grande facilité pour
" travailler à la sanctification du prochain.
" Si je n'avais consulté que mes goûts et
" mon *bien-être* temporel, il est probable que
" je serais resté où je suis ; mais ma rai-
" son *chrétienne* me dit depuis longtemps,
" et maintenant plus que jamais :

" Ma lâcheté qui si souvent a déjoué
" mes désirs de perfection, doit me faire
" désirer d'être dans la nécessité de tra-
" vailler sérieusement à cette perfection,
" d'être dirigé, soutenu, excité. Cette
" direction, ce soutien, cet encouragement,
" je les trouve dans la *religion ;* dans le
" *ministère*, ils seraient incertains et impar-
" faits.

" D'un autre côté, si je suis appelé,
" comme je l'espère, à contribuer au salut
" des âmes, les emplois variés des mem-
" bres de la Compagnie, la direction de mes
" Supérieurs m'aideront à tirer parti du

" talent, quel qu'il soit, dont j'aurai à ren-
" dre compte à Dieu."

Une élection appuyée sur des motifs si chrétiens ne pouvait manquer de recevoir de Dieu une sanction durable, comme elle devait entraîner l'approbation du Supérieur à qui elle fut communiquée. Aussi lorsque, le 18 septembre 1840, le jeune abbé alla frapper à la porte du noviciat de St-Acheul, reçut-il du P. Maître des Novices l'accueil le plus paternel.

CHAPITRE II.

ST-ACHEUL.—BRUGELETTE.

Le R. P. Rubillon exerçait alors dans la Province de France la charge importante et difficile de former les novices aux vertus de la Compagnie, et ce fut pour le P. Saché un nouveau bienfait de la Providence que de faire ses premiers pas en religion sous la conduite d'un directeur si profondément versé dans la science des saints. Il puisa dans les enseignements de ce religieux l'esprit de mortification, d'humilité, d'abnégation, de sacrifice, cette ferveur de zèle apostolique qui est l'essence de notre vocation, et les progrès qu'il fit dans toutes ces vertus ne disent pas moins l'habileté du

maître que la docilité généreuse du disciple.

Les notes de retraite que nous trouvons dans les manuscrits du P. Saché, nous révèlent tout le soin avec lequel le R. P. Rubillon cultivait le jardin des âmes que la Compagnie confiait à sa sollicitude. On y voit poindre les plus belles fleurs, on y respire les plus doux parfums de la piété. L'esprit y reconstruit pièce à pièce tout le caractère, tout le tempérament du novice, ce réseau si mystérieux des penchants et des aspirations, des faiblesses et des énergies d'une âme belle, mais humaine, pure, mais enchaînée dans un corps fait du limon de la terre. On y entend résonner la plainte du soldat blessé comme le cri de triomphe du vainqueur, les accents éplorés de la crainte comme les fières provocations de l'audace ; mais à côté des élans de l'espérance, jamais on ne trouve le moindre

signe, le moindre aveu de découragement. " En avant ! en avant ! " écrit le P. Saché à la fin d'une méditation dont il n'était pas satisfait ; " *respice finem !* " A quoi bon en effet s'appesantir sur le souvenir ingrat d'une méditation malmenée ? L'homme ne naît pas saint, c'est déjà beaucoup qu'il le puisse devenir, et pour arriver à ce but ne lui faut-il pas regarder en avant ? " Mon Dieu, mon principe et ma fin," s'écrie notre novice au commencement de sa grande retraite, " faites que je n'aie de désirs que pour vous, d'affection que pour vous ! "

Salutaire disposition ; sur cette base solide il peut élever bien haut l'édifice des vertus sans craindre que le fondement ne se dérobe sous le poids des grâces. Il se met à l'œuvre avec courage et constate bientôt que son travail n'est pas en vain ; c'est une plus grande facilité pour s'unir à Dieu, une plus grande simplicité dans ses

entretiens avec la divine Majesté ; il ne s'adresse plus à Elle en ce langage plein d'afféterie et d'enflure que nous sommes trop portés à employer dans nos prières. Son cœur s'épure, sa foi grandit et devient plus confiante ; Dieu prend pour lui des traits plus paternels.

Assez âgé pour éviter de lui-même certaines illusions d'une ferveur trop exubérante, assez grave par nature pour échapper aux mille tentations d'un enthousiasme plus généreux que sage, d'une intelligence trop pénétrante pour ne pas saisir la véritable portée des différents exercices de saint Ignace, il s'appliqua pendant tout ce mois de recueillement à se créer des habitudes de vertu en rapport avec son nouveau genre de vie et développa les germes de cette humilité que les épreuves les plus variées ne purent mettre en défaut, de ce zèle que l'âge même ne put ralentir, de

cette mortification dont les souffrances atroces de ses dernières années ne firent que multiplier les rigueurs.

Comme à bien des âmes qu'il veut purifier dans le creuset de l'angoisse, Dieu fit éprouver à son serviteur tous les tourments d'une conscience livrée aux scrupules. Ces accès de délicatesse le faisaient d'autant plus souffrir qu'il s'était plus généreusement donné au service de Dieu et que son imagination ardente lui grossissait davantage les périls où il se croyait entraîné. " Lorsque l'ennemi," dit-il, " soulevant le bourbier de mes iniquités, voulait me porter au désespoir, si votre image m'apparaissait, mon imagination ne me présentait en vous qu'un Dieu terrible, prêt à me châtier." Mais le sage et docile religieux ramena bientôt dans son âme un équilibre salutaire et il se contenta de consigner dans son manuscrit cette note qui résume une

douloureuse expérience : " Les scrupules d'une conscience délicate ne sont bons que comme une crise." Si plus tard et jusqu'à la fin de sa vie il trembla avec les saints à la pensée du jugement à venir, la confiance en la miséricorde infinie de Dieu domina toujours ses appréhensions et ses terreurs, et comme pour faire taire un murmure importun qui fatiguait ses oreilles, il écrivait un jour, en proportionnant la forme des lettres au ton graduellement ascendant de sa protestation intérieure : Allons donc ! miséricorde ! MISÉRICORDE ! ! MISÉRICORDE ! ! !

La main paternelle qui lui envoyait quelquefois des épreuves, savait aussi lui ménager des douceurs de choix. Dieu le visitait de faveurs précieuses d'où le novice sortait tout consolé. " Dieu m'a donné dans cette méditation," écrit-il, " des consolations que je n'ai nullement méritées. Je

m'en humilie dans cette pensée qu'une grâce est un surcroît ajouté à la dette immense que j'ai contractée envers la divine miséricorde ; si d'un côté elle enrichit l'âme, de l'autre elle l'appauvrit ; je dois plus après l'avoir reçue." Il est naturel de conclure qu'avec de pareils sentiments le P. Saché ne recherchait guère les voies extraordinaires, et qu'il pouvait dire avec la Mère Thérèse de Jésus : " Je fais plus de cas d'un brin d'humilité que de cent extases."

La nécessité de cette vertu, sous le coup de grandes consolations, n'est pas toujours ce qu'il est le plus facile de faire entrer pratiquement dans l'esprit. Ce n'est pas à dire que l'homme, en ces circonstances, soit plus porté à la vanité, ce serait méconnaître l'influence de la grâce inséparable des consolations divines ; mais l'âme exaltée par les faveurs célestes passe de plein pied à des visées extravagantes qui ne

sont plus l'effet de la grâce; elle ne voit plus que le beau et facile côté des choses, le zèle s'enflamme d'une ardeur un peu éthérée et de là aux pensées présomptueuses, aux entreprises chimériques la distance est vite franchie, il n'y a qu'un pas, qu'un balancement.

Au reste, l'illusion est attrayante et le P. Saché n'a pas tardé à le reconnaître. " L'esprit malin," dit-il, " favorise les pensées de zèle pour la conversion des âmes, pour les missions, et en même temps il insinue frauduleusement des vaines complaisances, il monte l'imagination qui voit déjà des succès, auxquels pourtant nulle réalité ne répondra, et il porte l'âme à s'y complaire comme dans son propre ouvrage. Se défier en général des pensées, désirs, projets, souvenirs bons et pieux dans lesquels l'âme se jette avec une certaine *sensualité*."

Assurément, il avait compris le méca-

nisme de la vertu et mis la main sur le moteur premier de la vie spirituelle le novice qui écrivait ces paroles : " Pourquoi suis-je ici ? pour procurer la gloire de Dieu ? je ne le puis que par l'humilité ; pour sauver les âmes ? je ne le puis que par l'humilité ; pour ma perfection ? elle est vaine, si elle ne s'appuie sur l'humilité." Lorsqu'il traçait ces mots, le P. Saché était au milieu de la retraite préparatoire à ses vœux ; depuis un an il se livrait à l'étude de la philosophie et se pliait avec une bonne humeur exemplaire à la routine parfois désolante du scolasticat.

Le novice a enfin traversé toutes les épreuves préliminaires, il les a subies vaillamment, sans arrière-pensée, et par un travail de refonte, travail lent, profond, pénible souvent autant que mystérieux, son âme, ses goûts, son caractère, je dirai presque son tempérament, se sont adaptés au

moule de perfection où la Compagnie façonne toutes ses recrues ; il est temps pour lui de s'engager par acte formel et authentique à vivre et à mourir dans cette même Compagnie. C'est le 19 septembre 1842, deux ans après son entrée en religion, que le P. Saché se consacrait par les trois vœux perpétuels de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, à la vie que son cœur et sa raison avaient librement choisie.

CHAPITRE III.

BRUGELETTE.—LAVAL.—CANADA.

Ce grand acte accompli, le Père est aussitôt employé à l'enseignement dans le Collège de Brugelette, en Belgique. Il se jette sur cet apostolat d'un genre bien connu avec toute l'ardeur de son âme et y acquiert, peu à peu, cette expérience si utile, voire presqu'essentielle à l'homme de la Compagnie, que la Providence destine au gouvernement de ses frères.

Il s'aperçoit bientôt que le règlement du collège ne favorisera guère le développement normal de la vie spirituelle, si la pratique de l'oraison et une union constante avec Dieu ne servent de point de départ

aux leçons de grammaire ou de littérature, si l'esprit intérieur n'anime seul tout l'enseignement.

Ses rapports avec les élèves ont fait naître en lui des sentiments de paternelle affection qu'il semble avoir eu d'abord quelque peine à surnaturaliser. C'est qu'il n'y a rien de facile comme d'aimer, rien de difficile comme d'aimer saintement. Les talents, les qualités, les succès des élèves, voilà ce qui frappe au premier aspect ; rarement leur vertu brille au dehors à reflets continus ou assez prolongés pour attirer spécialement les regards du maître ; cet âge est trop léger, trop volage, sa piété a quelque chose de prime-sautier, de spontané, quelque chose qui lui appartient exclusivement, tout comme la grâce naïve de ses manières et l'abandon sans réserve de ses affections.

L'enfant est presque tout à la nature, le

surnaturel n'a pas eu le temps d'imprimer sur lui un cachet voyant ; ce qui luit dans sa personne, est presque toujours le rayonnement de qualités naturelles et c'est par elles qu'il se fait d'abord aimer.

Le P. Saché découvrit bien vite que le maître par les soins qu'il donne à ses élèves, peut plus facilement descendre à eux que les élever à lui, et dès le commencement de sa carrière il prit à ce sujet une règle de conduite, qui devrait être celle de tout professeur. " Une des grâces," écrit-il, " que je dois demander plus instamment, c'est de ne voir, de n'aimer que les âmes dans les enfants qui me sont confiés." Et il ajoute : " Que je m'applique à remplir en toute humilité un office que je dois regarder comme un apostolat. *Ama nesciri.*"

Ce cri de l'humble religieux qui s'alarme de l'affection dont ses élèves le paient de retour, nous dit assez les succès du P. Saché

dans l'enseignement et nous fait entrevoir les consolations que lui eût réservées cet obscur ministère. Mais la volonté de ses supérieurs était de le préparer au plus tôt pour d'autres fonctions et l'année suivante, 1843, le trouvait au scolasticat de Laval, où il repassait sa Théologie pour l'examen *ad gradum*.

Plusieurs fois pendant son noviciat, à St-Acheul et à Brugelette, puis à Laval, il se sentit vivement attiré vers les missions lointaines ; il s'en ouvrit à ses supérieurs et pria pour connaître la volonté de Dieu sur lui. Dans ses notes, nous trouvons de nombreux indices que cette pensée l'occupait avec persistance, et qu'il s'efforçait de se rendre digne de cette vocation tout apostolique. " Saint François-Xavier," répète-t-il souvent, " voulait pour les missions des hommes de grande vertu. Pour être bon missionnaire, il faut avoir un grand

fonds d'humilité." Enfin convaincu que Dieu l'appelait à ce ministère lointain, il demanda et obtint d'aller au Canada.

*
* *

Il partit de Paris le 23 mars 1845 et arriva à Montréal, le 18 mai de la même année.

La traversée de l'Atlantique n'était pas alors comme aujourd'hui une prosaïque navigation d'une semaine, un voyage de plaisir entre deux sabbats, comme disent nos Juifs ; c'était bien un voyage au long cours ; on avait le temps d'être malade, fort malade, puis de se rétablir, de s'habituer à la mer, avant de toucher les côtes du Nouveau-Monde.

Le P. Saché, désintéressé désormais de toutes ces expériences nautiques, s'estima heureux d'en avoir épuisé la série ; il lui tardait de fouler cette terre du Canada où ses aïeux avaient, dans les armées de la

France et de l'Eglise, enduré tant de fatigues et cueilli tant de gloire.

Le panorama de Montréal fut une fête pour ses yeux : la ville et ses alentours s'enveloppaient de soleil et de verdure naissante ; l'impression fut bonne, et le missionnaire se dit que pour la beauté de son site et la pureté de son ciel d'azur, la ville de de Maisonneuve n'avait rien à envier aux plus beaux paysages de la belle France. Il se prit d'une affection toute spontanée pour ce théâtre de ses futurs labeurs ; les habitants de Montréal ne se montrèrent pas moins bienveillants à l'égard de leur nouvel ami.

Il y a loin en effet de la froide réserve, disons mieux, du glacial accueil que rencontrèrent autrefois, en 1625, les premiers Jésuites venus à Québec, à l'empressement que nous témoigne aujourd'hui la population de ce pays. Alors on voyait en eux

ces hommes pleins de ténèbres et savamment pervers que flétrissait l'auteur de l'Anti-Cotton, des hommes qui aiguisaient partout dans l'ombre ce traditionnel poignard que l'on semble avoir de la peine à bien décrire ; maintenant le Canadien qui ajoute foi aux niaiseries de ces pamphlétaires, doit d'avance renoncer à toute prétention d'estime, car le mot d'Horace lui sera appliqué à la lettre : *Flebit et insignis totâ cantabitur urbe.* Alors on refusait à nos Pères un gîte dans les limites de la ville, maintenant le Québecquois réclame leur présence et se tient honoré de leur amitié. Mais il faut le dire, dans l'intervalle les Jésuites avaient planté la croix sur toutes les collines et dans toutes les vallées du Canada, depuis les Monts-Déserts jusqu'aux Montagnes Rocheuses, depuis la Baie d'Hudson jusqu'au Golfe du Mexique ; ils avaient veillé sur notre peu-

ple à son berceau, protégé son enfance, élevé sa jeunesse dans les principes féconds de la science et de la piété.

* * *

Que nous sommes fiers de compter ces apôtres parmi nos devanciers ! Ils ont jalonné d'avance à notre zèle une carrière que nous parcourons en colonnes plus serrées, il est vrai, mais sans presque jamais dépasser la ligne d'exploration qu'ils ont tracée.

Que nous sommes fiers encore des Jésuites français de la nouvelle Compagnie, qui, par les exemples de courage, d'abnégation, de sacrifice qu'ils ont donnés à notre peuple, ont fait revivre les anciennes traditions avec une fidélité si ressemblante, que le Canadien s'est dit en les voyant : ce sont nos Jésuites qui reviennent !

Les succès qui s'attachèrent partout à

l'éloquence chaude et savante du P. Chazelle, les acclamations qui saluèrent l'arrivée des premiers Pères à Laprairie, le dévouement que nous manifestèrent en toutes circonstances le clergé et les fidèles de Montréal, justifièrent les paroles du saint évêque Bourget, lorsque dans son "Appel aux Jésuites," en 1841, il disait au T. R. P. Roothan :

" Tout les rappelle dans cette contrée qui n'a jamais cessé de vénérer leur mémoire et qui est encore couverte des monuments précieux de leur courage intrépide.

" Ils y trouveront des évêques et un clergé qui se feront gloire de concourir à leurs saintes entreprises, et un peuple plein de foi qui, dans ce moment, uni à ses pasteurs, ne cesse de lever au ciel des mains suppliantes et de prier le maître de la vigne d'envoyer un assez grand nombre d'ou-

vriers pour récolter l'abondante moisson qui se présente ; ils y trouveront une jeunesse ardente qui par son application à l'étude, dédommagera ses maîtres des sacrifices qu'il leur aura fallu faire pour répandre le bienfait de l'éducation dans cette partie du Nouveau-Monde.

" Il est à croire que l'ancienne harmonie qui a toujours régné au Canada entre le clergé séculier et les Jésuites n'en sera que plus resserrée ; en se revoyant après tant de malheurs et de si longues années de séparation, qu'ils seront tendres les saluts de ces frères toujours si unis ! "

L'événement ne trompa point les espérances de l'illustre évêque de Montréal ; partout les Jésuites furent reçus à bras ouverts et malgré les renforts qui leur sont depuis venus de tous côtés, jamais ils n'ont pu jusqu'à ce jour satisfaire à toutes les demandes.

Ils n'avaient pas été un an au Canada que déjà un noviciat s'ouvrait à Montréal même. C'est à l'activité infatigable de ces hommes que nous devons, après Dieu, notre vocation dans la Compagnie ; c'est à leur vertu que nous devons l'estime dont nous entoure le peuple canadien ; c'est à leur fidélité à la règle de saint Ignace que nous devons l'esprit religieux qui règne dans nos maisons ; c'est à leur initiative que se rattache l'élan de presque toutes nos œuvres dans le pays.

Ces vieux athlètes, hélas ! disparaissent peu à peu de la scène, ces hardis travailleurs ne cultivent plus dans les larmes le champ qu'ils s'étaient partagé ; ils jouissent dans le Ciel de la récompense des bons et fidèles serviteurs et ne soutiennent plus que de leurs seules prières ceux qu'ils ont instruits à leurs travaux avant que de partir.

Les rares survivants de cette première phalange voient tous les ans leurs rangs s'éclaircir et comptent avec une exactitude douloureuse, mais qui n'est pas sans espoir ni sans orgueil, les vides que laissent leurs vieux compagnons d'armes disparus.

Pour nous, qui occupons la place de ceux qui ne sont plus et serrons les rangs à côté de ces chevaliers du Christ, nous ne saurions voir ces guides et directeurs de notre enfance religieuse s'incliner tour à tour vers la tombe ou s'y endormir du dernier sommeil, sans éprouver ce sentiment de solitude pénible qui saisit les enfants à leur retour des funérailles de leur père ; il y a au foyer une place inoccupée que rien ne semble devoir jamais remplir.

Le P. Saché fut un des missionnaires de ces temps héroïques et sa perte, l'an dernier, réveilla des regrets auxquels les malheurs des années précédentes n'avaient pas

encore pu nous habituer. Mais avant de composer ses membres pour l'éternel repos, quelle course il a fournie dans cette vallée du Saint-Laurent dont la verte parure charmait tant ses regards le 18 mai 1845 !

CHAPITRE IV.

LAPRAIRIE.

A peine est-il débarqué que ses supérieurs le lancent au milieu du ministère le plus actif. Montréal eut les prémices de son apostolat en ce pays. Pendant quelques mois il s'y livra avec toute l'ardeur de de son zèle et se dédommagea du calme forcé auquel il avait dû se soumettre pendant son voyage ; puis à l'automne il alla fixer sa résidence à Laprairie.

Mgr l'évêque de Montréal nous avait deux ans auparavant confié la desserte de cette paroisse, après le départ et sur les vives instances du curé M. Power, qui

venait d'être élevé au siège épiscopal de Kingston.

De ce poste comme d'un centre d'opérations, nos Pères allaient dans toutes les parties de la province de Québec et souvent même jusque dans l'Ontario, donner des missions, prêcher des retraites et offrir leur concours partout où le besoin d'aide se faisait sentir.

Le P. Saché put s'abandonner à toute sa ferveur ; l'ouvrage ne manquait pas et pendant les trois années qu'il appartint à la résidence de Laprairie, il est peu de paroisses, dans un rayon considérable, où il ne travailla fort activement au salut des âmes.

Sa parole nette et facile, sa science pratique, l'entrain qu'il savait mettre dans toutes ses entreprises, le faisaient estimer des populations et une fois qu'elles avaient goûté à sa prédication franche et aposto-

lique, rien n'égalait leur empressement à rappeler au milieu d'elles le dévoué missionnaire pour l'entendre de nouveau.

Mais même sans s'éloigner beaucoup de Laprairie, le P. Saché aurait pu trouver de quoi satisfaire son zèle. Cette paroisse elle-même avait quelque peu dévié de son ancienne ferveur ; elle avait cédé aux mauvais exemples qu'y étaient venus étaler des étrangers sans foi ni Dieu et avait fini par tolérer sans trop d'horreur des désordres qui autrefois l'auraient plongée dans la consternation.

Terminus du chemin de fer qui reliait New-York à Montréal, centre d'affaires de plusieurs lignes de bateaux, le village de Laprairie était devenu le rendez-vous de voyageurs, d'agents de commerce, de bateliers, d'employés des compagnies de messageries, lesquels, on le sait, s'accommodent aisément d'une vie exempte de tout con-

trôle moral, et se créent assez vite des habitudes d'indépendance, qu'il est ensuite difficile de ramener au frein de la religion.

Ajoutez à cela les tentatives opiniâtres que faisait depuis quelque temps un nommé Russy, Suisse de naissance, calviniste de religion, pour enrôler au protestantisme les habitants de cette contrée, et les succès trop certains qu'il avait déjà obtenus. Ce disciple de Calvin avait, à même les fonds de la Société Biblique de New-York, réussi à établir sur les confins de l'Acadie et de Laprairie une maison de prêche, et y avait rassemblé une secte de gens sans aveu, d'aventuriers, de rebelles de 1837, voire même il s'était acquis les services oratoires d'un jeune prêtre apostat.

Ces défections d'une part, et de l'autre l'empire que le désordre effronté exerce toujours sur la multitude, avaient mis en décri la piété ou, du moins, réveillé le res-

pect humain chez un grand nombre d'habitants de cette paroisse.

Dès leur arrivée, les Jésuites n'avaient rien négligé pour réagir contre cette dégénérescence morale, et leurs efforts avaient été récompensés des plus beaux résultats ; le mal n'était pas incurable, les conversions furent nombreuses, la foi se ranima dans les cœurs, les anciennes pratiques de dévotion furent reprises avec un nouvel élan. Force fut aux joyeux viveurs de déguerpir les uns après les autres et d'aller chercher ailleurs des sympathies.

Ce retour en masse de la paroisse à une vie plus fervente s'était déjà effectué en grande partie, lorsque le P. Saché arriva ; mais il restait encore ample matière à son activité : les vieilles habitudes ne se perdent pas en un jour, et il y avait bien encore çà et là quelques paroissiens réfractaires.

D'ailleurs la petite église de Russy était

toujours là comme une menace. L'ordre régnait maintenant à l'intérieur de Laprairie, il était temps d'aller porter secours au dehors.

La pacification de l'Acadie fut une des premières œuvres auxquelles le P. Saché prit part dans ce pays. La mission était ardue et demandait d'être traitée avec des ménagements infinis ; car, non seulement il y avait beaucoup d'apostats dans cette paroisse, mais, de plus, un assez grand nombre des autres habitants étaient un peu en désaccord avec leur curé, et cette malheureuse disposition ne favorisait que trop les progrès de l'hérésie. Tous les obstacles cependant tombèrent devant le P. Hanipaux aidé du P. Saché ; au bout d'un mois la paix était rétablie.

Leurs conférences polémiques convainquirent les néo-méthodistes que ce n'était point par le désir d'une perfection plus

grande qu'ils avaient changé de religion, tandis que leur charité et leur tact religieux amenaient entre le pasteur et ses ouailles une réconciliation publique et des pardons mutuels dignes des premiers siècles de l'Eglise.

Une commune douleur vint bientôt resserrer encore les liens qui unissaient déjà les habitants de Laprairie à leur clergé et ouvrir à celui-ci une nouvelle carrière de dévouement et de sacrifice.

Le 4 août 1846, vers sept heures du soir, un effroyable incendie se déclara dans une maison à l'entrée du village et la flamme poussée par un vent de tempête couvrit en un instant tous les toits. Malgré les efforts réunis des gens de l'endroit et des pompiers de Montréal, que l'on avait fait venir en grande hâte, on ne put maîtriser le terrible élément et, le lendemain matin, le village avait disparu. Seules l'église et quelques

masures isolées se tenaient encore debout. Plusieurs jours et plusieurs nuits, il fallut camper à ciel ouvert sur le bord du St-Laurent.

Le presbytère était détruit, nos Pères s'établirent dans un hangar épargné par l'incendie. " Quelle maison ! " s'écrie le P. Frémiot, " des planches enduites de mortier en font les murs extérieurs, et à l'intérieur de simples planches juxtaposées la divisent en sept compartiments." C'est dans cette pauvre cabane aux cloisons branlantes et quelque peu à jour, que nos Pères passèrent l'hiver suivant et la plus grande partie de l'année 1847.

Il fallait organiser au plus tôt des secours et relever les courages abattus. C'est à quoi s'employa l'activité inépuisable du P. Saché. Sa charité, son zèle soutinrent pendant cette rude épreuve des centaines de familles que l'impitoyable catastrophe avait

ruinées entièrement. La religion sut tirer parti de cette infortune pour achever de soumettre au joug de Dieu les volontés encore rebelles, et Laprairie sortit de ses cendres et de sa ruine matérielle avec un esprit de ferveur tout renouvelé.

CHAPITRE V.

STE-THÉRÈSE.

La science et la sainteté du P. Saché, son humeur franche, son énergie, le tact et le savoir-faire dont il donna des preuves en toutes circonstances, n'avaient pas échappé aux regards perçants de Mgr Bourget. Ce saint évêque ne tarda pas à lui donner une marque de sa haute confiance.

Le collège Ste-Thérèse, situé à quelques lieues de Montréal, se trouvait alors au milieu des difficultés qui accompagnent trop souvent les commencements d'une œuvre de mérite, et se voyait depuis quelques années menacé d'une ruine totale par suite de dissensions intestines et surtout par le manque d'énergie dans la direction.

Monseigneur voyait avec peine une des institutions les plus en vue de son diocèse s'engager dans cette pente qui devait fatalement la conduire à un prompt et irréparable désastre, si on ne lui envoyait un secours immédiat, et pensait avec raison que la présence d'un homme aussi distingué par sa prudence que par sa fermeté pouvait seule rétablir l'ordre nécessaire et par la mise en vigueur de saines traditions disciplinaires, donner un élan durable à cette œuvre naissante. Il choisit donc le P. Saché pour Directeur de cette maison d'éducation et l'événement justifia la sagesse de ce choix.

Le 31 juillet 1848, l'année même que s'ouvrit le Collège Ste-Marie, le P. Saché prenait la direction du Collège Ste-Thérèse. La situation était délicate à l'extrême ; il n'est pas moins délicat aujourd'hui pour un Jésuite d'entrer dans des détails à ce sujet ;

mais voici comment résume les travaux de cette administration d'une année seulement, un témoin oculaire dont personne ne mettra en doute la parfaite impartialité dans cette question, je veux dire Mgr Labelle.

" Le P. Saché était appelé par la confiance de ses supérieurs à remplir une mission fort difficile. La discipline du Séminaire s'était relâchée par suite d'un gouvernement trop paternel. Il fallait rétablir le respect de la règle, donner un nouvel essor au cours d'études, inspirer aux élèves un plus grand amour du travail.

" Le P. Jésuite était regardé d'un mauvais œil par les séminaristes, lesquels ne juraient que par les douceurs de l'ancien régime.

" Au milieu de tous les obtacles, de toutes les difficultés qui renaissaient à chaque pas, son zèle, son dévouement, son habileté étaient toujours au niveau des circonstances ; ferme sans rigueur, il faisait respecter

l'autorité et façonnait peu à peu cette communauté à remplir toutes les obligations du règlement.

“ Par ses sermons solides, clairs, nourris de doctrine et d'Ecriture Sainte, il parlait à la raison de ses élèves, tandis que ses prières fréquentes devant les Saints Tabernacles, par sa dévotion onctueuse, ses rigoureuses pénitences il leur parlait au cœur et gagnait insensiblement leur estime et leur affection.

“ A la fin de l'année, il n'y avait qu'un concert de louanges en l'honneur du bon Père et chacun s'efforçait de lui donner des marques de respect et d'affection.

“ Pour donner une idée de sa mansuétude et de son tact dans le commandement, il avait complètement banni la férule comme moyen de correction, ce qui avait contribué fortement à incliner vers lui le cœur de ses élèves.

" A l'ouverture des vacances, le bon P. Saché se leva pour faire ses adieux, mais son émotion était trop grande, les larmes étouffèrent sa voix à la pensée qu'il devait quitter sitôt ses chers enfants.

" Dans la précipitation du départ, il oublia ses instruments de pénitence, sa discipline, son cilice et une chaîne de fer ornée de pointes, qu'il cachait dans son lit. On comprit alors pourquoi le bon Père paraissait parfois si souffrant et semblait se tordre de douleur au milieu des récréations, surtout lorsqu'il prêchait une retraite soit au collège soit dans les paroisses environnantes."

Le P. Saché avait pour l'aider dans son œuvre de réforme un compagnon qui savait l'art de gagner les cœurs par l'exquise douceur et l'affabilité de ses manières et commandait l'estime par son savoir et sa vertu ; c'était le P. F. Cicaterri que la révolution venait de chasser de Vérone où il était rec-

teur du Collège des Jésuites. Musicien distingué, il composa pour les élèves de Ste-Thérèse la musique d'une cantate que les connaisseurs trouvent remarquable de mélodie et qui s'est transmise jusqu'à nos jours comme le chant du Collège.

Il fallait des mots pour cette musique ; le P. Saché qui ne s'était jamais exercé que dans la langue de M. Jourdain, se dévoua pour la circonstance et lança son premier jet de poésie.

Sans doute, nous devons lui tenir compte de sa bonne volonté, surtout de son sacrifice ; mais le succès fut complet et bien peu de vers des gens du métier ont vécu si longtemps et furent si souvent applaudis.

CHAPITRE VI.

QUÉBEC.

Au fur et à mesure que les années s'écoulaient, les Jésuites voyaient leur nombre s'accroître, leurs œuvres s'agrandir, la mission se développer.

Nous avions déjà un noviciat et des novices pleins d'ardeur, des résidences à Laprairie, à Chatham, à Sandwich, un collège à Montréal ; c'était beaucoup, mais la charité ne demande qu'à se répandre et la Capitale nous appelait dans ses murs.

Le 16 mars 1800, le P. Casot, dernier survivant de l'ancienne Compagnie en Canada, était mort à Québec au milieu des bénédictions et des regrets de tout un peu-

ple; il convenait de renouer au plus tôt la chaîne interrompue de notre ministère.

La Congrégation des Hommes, autrefois fondée et dirigée par nos Pères, existait encore; le vieux Collège, aux murs indestructibles, du moins par la main du temps, s'élevait en face de la basilique, et malgré les profanations qu'une soldatesque imbécile lui avait fait subir, ce vénérable édifice, berceau de la science en Canada, était toujours là debout pour redire à notre génération les travaux deux fois séculaires des fils de saint Ignace.

Le premier décembre 1848, Mgr Flavien Turgeon, Coadjuteur de Québec, avait exposé au conseil de la Congrégation de Notre-Dame son projet de former un établissement de prêtres de l'ordre des Jésuites et exprimé le désir que le presbytère de la Congrégation fût affecté à leur logement, si eux-mêmes se chargeaient de prendre

soin de la Congrégation en qualité de Directeurs ou Chapelains.

Deux jours après, les membres de cette Congrégation, réunis en assemblée générale, passaient les deux résolutions suivantes :

" 1° Que l'assemblée approuve avec plaisir la résolution adoptée dans l'assemblée du Conseil tenue le 1er du présent mois relativement au projet de mettre le presbytère de la Congrégation à la disposition de quelques membres de l'Institut des Jésuites qui seraient appelés en cette ville par les Supérieurs Ecclésiastiques.

" 2° Que se rappelant les services immenses rendus à la religion par cet institut dans tous les pays du monde, et que c'est surtout par le zèle de ses membres que la foi a été établie dans ce pays, l'assemblée voit avec satisfaction le projet de les rétablir dans cette ville et sera heureuse d'y

contribuer, non-seulement pour l'avantage de la Congrégation, mais encore pour celui des autres catholiques de la ville et du diocèse qui seront appelés à profiter de leurs lumières et de leurs travaux."

Avec l'agrément de Mgr Signay, le P. Saché se rendit à Québec, y fonda une Résidence et reprit la direction de la Congrégation des Hommes de la Haute-Ville. C'était le 27 juillet 1849.

Cette entrée dans la Capitale fit faire un grand pas au développement de notre Mission. Québec était alors le centre incontesté du mouvement intellectuel en Canada ; il était donc avantageux que nous eussions là des hommes capables d'étudier sur place la cause des variations qui, ici comme ailleurs, bouleversent si souvent l'atmosphère de l'opinion publique et d'apprécier à leur valeur ceux qui donnent l'impulsion aux idées et dirigent la marche des principes.

D'un autre côté, le diocèse de Québec offrait un champ des plus vastes à la prédication et aux autres ministères de la Compagnie.

A ce double point de vue la Compagnie pouvait en toute sécurité remettre ses intérêts et son honneur entre les mains du P. Saché et de son compagnon, le P. Faleur.

" Nous recueillons," disait le P. Faleur, " un des précieux héritages de nos Pères, cultivé depuis la suppression de la Compagnie par des prêtres fervents et même par Mgr Plessis de glorieuse mémoire ; nous sommes appelés à continuer une des œuvres de l'ancienne Compagnie ; puissions-nous toujours imiter ses exemples d'édification, son zèle brûlant pour les âmes, son dévouement à la gloire de Dieu et au salut du prochain !

" Quelques vieillards à cheveux blancs nous rappelaient dernièrement en pleurant, quelques traits de charité de nos anciens

Pères. Ces traditions sont pour nous un bien puissant aiguillon. Priez pour que nous puissions conserver intacte cette belle réputation dont jouit la Compagnie dans ces contrées.

" Ici, plus que partout ailleurs, elle apparaît au souvenir du Clergé et des populations catholiques, rayonnant de la triple auréole de la science, de l'apostolat et du martyre, et nulle part, que je sache, on ne l'entoure de plus de respect, on ne lui témoigne plus de sympathie, de confiance, d'estime et d'affection."

Avides du salut des âmes, ardents au travail, les deux Pères ne tardèrent point à imprimer partout la marque de leur talent et de leur zèle ; les retraites se succédaient avec une rapidité merveilleuse, les sermons, les confessions, les visites aux hôpitaux les forçaient de se multiplier. Toutes les Congrégations, tous les couvents de Québec,

et Dieu seul en sait le nombre, voulaient entendre la voix des Jésuites et profiter de leur apostolat.

Après une journée de dur labeur, ils rentraient souvent à la Résidence pour n'y trouver que la gêne et les privations sous toutes les formes ; le local était trop petit, l'ameublement tout à fait insuffisant, et les fluctuations des aumônes les faisaient à tout moment passer de l'abondance au régime alimentaire le plus économique, et n'eût été la charité si prodigue et si prévoyante des Dames Ursulines et de l'Hôtel-Dieu, ils auraient compté plus de jours de jeûne et d'abstinence que n'en comporte le soin ordinaire de la santé.

Au reste, ces intermittences ne se renouvelèrent pas longtemps ; bientôt même les dons affluèrent avec une libéralité qui permit au P. Saché de faire à son tour des largesses à de plus pauvres que lui. Les

occasions ne faisaient point défaut; mais c'est surtout l'aumône des bons conseils, des prières, des exhortations que le Père répandait avec profusion.



Dès son arrivée à Québec, il s'intéressa vivement à un projet d'œuvre de bienfaisance, qui était déjà à l'étude ou plutôt à la prière, et consacra tous ses soins à le faire réussir.

S'apitoyant sur le sort de ces infortunées créatures que la passion et souvent la misère poussent au déshonneur et à la ruine morale, des personnes pieuses et charitables conçurent le dessein de leur procurer une maison de refuge. Le P. Saché jeta dans la balance indécise le poids de son autorité et la Maison Ste-Madeleine fut ouverte. C'était déjà quelque chose, mais

il fallait assurer l'existence de l'œuvre. Une Congrégation Religieuse naquit de ce premier et généreux mouvement ; les dames charitables se réunirent peu à peu sous une règle et adoptèrent quelque temps après des constitutions sur l'ébauche qu'en avait tracée le Jésuite.

La Communauté eut à subir les contradictions ordinaires et à répondre par des faits incontestables aux objections que soulèvent toujours les œuvres de Dieu. C'est encourager le vice, disait-on, que de lui ménager une retraite d'où il pourra toujours sortir après que le dégoût ou la satiété ou un repentir éphémère se sera dissipé ; ces victimes de la débauche iront tout simplement se refaire au refuge de tous les jeûnes que leur impose une vie hasardeuse et vagabonde, pour prendre un nouvel élan vers le mal.

Les promoteurs de l'œuvre se plaçaient

à un autre point de vue. Si nous réussissons, disaient-ils, à retirer de la prostitution quelques-unes de ces malheureuses, à les ramener à une vie pénitente, à les réhabiliter, sinon devant les hommes, du moins devant Dieu ; si nous empêchons quelques fautes mortelles de se commettre, ce sera déjà un assez beau résultat de nos efforts, et ils continuèrent à donner au Refuge leur protection et leur secours.

Nul plus que le P. Saché ne déploya de persévérance et d'énergie pour faire triompher de tous les obstacles une institution qui lui paraissait si propre à sauvegarder les intérêts de Dieu.

Mais écoutons des paroles où la reconnaissance donne un charme de plus à la vérité ; citons une page des Annales de l'Asile du Bon Pasteur à Québec.

“ Notre Communauté était en ses premières heures d'existence ; sans passé, pres-

que sans espoir d'avenir, elle se voyait en présence de la misère qui menaçait de paralyser ses œuvres. Ce fut dans des circonstances aussi peu favorables que le P. Saché voulut bien se charger de la direction de notre maison, connue alors sous le nom d'Asile Ste-Madeleine, à la rue Richelieu.

" Le jour même de la fondation de cet asile de pénitence, 12 janvier 1850, il y fit entrer la première repentie qui soit venue frapper à notre porte. ' C'est le Divin Bon Pasteur qui conduit cette pauvre brebis ; il ne faut pas la refuser,' écrivait-il à notre Mère fondatrice.

" Dans une autre de ses lettres, nous lisons : ' Si la Providence vous envoie des pénitentes bien disposées, ouvrez-leur votre asile ; Dieu les y nourrira : une communauté grandit véritablement quand la charité grandit au milieu d'elle.'

" Cette charité que nous prêchait le bon Père, il l'exerçait auprès de nous en toute circonstance. Quand la pénurie se faisait trop sentir à Ste-Madeleine, il partageait avec l'institution naissante, les aumônes offertes à sa propre communauté, qui, à cette époque, avait bien aussi ses jours de gêne et de privation.

" Cette pensée nous rendait doublement précieux les dons qui nous venaient de la charité des bons Pères Jésuites, dont notre directeur si dévoué se faisait l'aumônier. Voulait-il soutenir le courage de nos fondatrices : ' Tout viendra à temps,' leur répétait-il ; ' tout viendra à temps ; ce que Dieu ne fera pas par les hommes, il le fera par lui-même.' Et la confiance renaissait dans les cœurs, la vérité de ses paroles ne manquant jamais de se justifier."

Les cœurs bien nés sont sans doute portés à s'exagérer la grandeur des bienfaits

reçus ; cependant il faut ici le reconnaître ; quelque petits qu'aient été les services que le P. Saché rendit à la Maison du Bon Pasteur en comparaison de ceux qu'il aurait voulu lui rendre, il fit tout ce qui était alors en son pouvoir pour adoucir à ces dévouées et saintes filles les premières rigueurs de leur sacrifice. Mais ses soins ne se bornaient pas à des secours temporels ; à vrai dire, lui-même ne considérait cette assistance que comme un devoir ordinaire qu'imposait la nécessité, et il le remplissait sans y songer davantage. C'est dans l'ordre spirituel que s'exerçait surtout sa prévoyance.

" Son zèle pour la sanctification des âmes," continuent les Annales, " ne connaissait point de bornes. Aussi fut-il heureux le jour où pour la première fois le Saint Sacrifice de la messe fut offert sous l'humble toit de l'Asile de Ste-Madeleine. Ce fut toute une solennité.

" Lui-même dans son auguste ministère la célébra, cette messe, en appelant sur nos œuvres toutes les grâces et les bénédictions du Ciel.

" Mais ce n'était pas seulement sur les Vierges élues de Dieu pour se consacrer à cette œuvre sainte que le P. Saché répandait les trésors de son cœur et de sa charité ; les pénitentes faisaient l'objet de sa tendre sollicitude ; il les encourageait à persévérer dans la bonne vie et leur témoignait en toute circonstance le plus grand intérêt.... Les pénitentes ! oh ! pour elles sa charité était inépuisable. Point de lettre qui ne renfermât quelques conseils, encouragements, pratiques pour stimuler leur ferveur, anecdotes même pour les édifier et les récréer à la fois.

" Il avait promis à ses chères *Filles du Cœur Immaculé de Marie*, comme il les appelait ordinairement, d'offrir, à la mort de

chacune d'elles, le Saint Sacrifice pour le repos de son âme, et il ne manquait jamais de dire qu'il avait rempli sa *convention*."

Avec une telle largeur de cœur, un dévouement si charitable, une piété si pleine d'effusion, il n'est pas étonnant que le P. Saché, dès son premier séjour à Québec, ait exercé dans les communautés religieuses de la ville un ministère fécond en fruits de salut. Nous venons de voir la part qu'il prit à la fondation et aux premiers accroissements de l'Asile du Bon Pasteur, voici maintenant comment les Ursulines de Québec apprécient la venue de ce Père et les rapports qu'il eut bientôt avec leur communauté : " Le vénérable et regretté Père Saché est considéré à bon droit comme un bienfaiteur spirituel insigne de la communauté des Ursulines de Québec. Il nous aimait comme ses filles, et nous avions pour lui la vénération la plus pro-

fonde et l'affection filiale la plus vraie. Ses lettres si aimables et si saintement joyeuses, si remplies d'affection, sont conservées dans nos archives et prouvent combien ce bon Père se sentait heureux de saisir toutes les occasions de nous rendre service et de nous faire plaisir.

" Depuis son arrivée dans le pays en 1849, jusqu'au jour où il plut au Seigneur d'appeler à lui son fidèle serviteur pour couronner cette sainte et longue carrière, le vénérable Jésuite est toujours resté l'ami dévoué, le sage conseiller de cette portion de la famille d'Ursule. Nos fêtes religieuses et nos fêtes de famille le trouvaient toujours prêt à nous faire entendre sa parole si pleine d'énergie et d'encouragement."

Les Sœurs de la Charité ne tiennent pas un autre langage : " Nous lui devons," disent-elles, " une reconnaissance éternelle

pour le bien immense qu'il a fait à notre communauté par son zèle, son dévouement, sa prudence consommée et la constante édification qu'il nous a donnée. Depuis 1852, époque où il prêcha pour la première fois notre retraite annuelle et où il fit preuve d'une sagesse et d'une sainteté peu communes, il ne cessa de nous témoigner en toutes rencontres la plus grande charité. Toujours il fut pour nous un appui dans le besoin, un guide dans les épreuves et un conseiller sage et prudent."

Cependant les soins assidus qu'il donne aux âmes consacrées à Dieu n'absorbent pas tellement son activité qu'on ne le voie partout à la ville et à la campagne distribuer le pain de la parole sainte et tous les secours du ministère sacerdotal. Il est donc permis de dire que si les commencements de la Résidence de Québec furent humbles et souvent entravés par le manque

d'ouvriers évangéliques, le P. Saché sut si bien se dépenser, se faire tout à tous que les quatre premières années qu'il passa dans cette ville furent des années de labeur incessant et de succès presque incroyable.

Ajoutons qu'il trouva dans la protection toujours bienveillante de Mgr l'Archevêque, dans la confiance du clergé et la bonne volonté des fidèles de si vifs encouragements et des consolations si puissantes qu'il se sentit dès lors comme rivé par l'affection à cette chère Résidence et se croyait toujours en exil quand il portait ailleurs ses travaux et son zèle.

CHAPITRE VII.

SAULT-AU-RÉCOLLET.

L'obéissance allait bientôt lui confier un emploi plus obscur aux yeux du monde, plus brillant aux yeux des Jésuites, plus méritoire devant Dieu. Le 22 juillet 1853, un ordre du T. R. P. Beckx, Général de la Compagnie de Jésus, l'envoyait au Sault-au-Récollet prendre la charge difficile de Maître des Novices. Le R. P. Rubillon, Assistant de France, lui écrivait à cette occasion : " Ce que le R. P. Boulanger méditait depuis longtemps avec l'approbation des premiers Supérieurs, vient de recevoir son exécution : le Noviciat de cette chère

6

Mission vous a été confié. Ce n'est qu'un grain de sénevé, prions Notre Seigneur qu'il lui donne accroissement."

Former les Novices aux vertus solides et parfaites, tel est le résumé des devoirs du Père Maître. Toute sa direction, et elle est de toutes les heures, ne tend qu'à ce but, et entre toutes les vertus, l'obéissance est celle qu'il doit cultiver avec le plus grand soin.

Ceux qui ont alors connu le P. Saché s'accordent à dire qu'il était lui-même la personnification de la règle. L'esprit toujours en éveil, toujours attentif aux moindres observances, il prêche de parole, mais plus encore d'exemple ; le premier aux exercices, surtout à ceux qui répugnent davantage aux nouveaux venus, il prend sa part de tous les travaux ; plein d'affection pour ses enfants spirituels, guide sûr et éclairé, humble autant qu'un homme peut

l'être, toujours gai, joyeux même, il est l'âme de la maison, ses novices le regardent comme le modèle du vrai Jésuite, comme la réalité vivante de cet idéal de la vie religieuse que l'Institut leur fait entrevoir.

Sans se laisser décourager par le petit nombre des postulants qui se présentent, il se dévoue à l'œuvre de leur perfection, il plante et arrose, s'en remettant à Dieu pour donner l'accroissement. Ses conférences sont toujours soigneusement préparées, et quoiqu'il manque un peu de ce qui fait l'orateur intéressant, il sait cependant agrémenter ses discours de traits pratiques et y mettre beaucoup de chaleur et de vie.



Au reste, ce n'était pas trop de toutes les qualités aimables du Maître des novices pour compenser les désagréments du novi-

ciat et en rendre le séjour acceptable. La Maison St-Joseph du Sault-au-Récollet n'était pas alors le grand édifice entouré de jardins, de parterres, de plantations qu'elle est aujourd'hui. Tout était encore à faire. Le P. Saché ne s'effraya pas de la grandeur des travaux à entreprendre, même avec le peu de ressources dont il disposait ; il commença, et les améliorations s'ajoutèrent les unes aux autres, lentement, il est vrai, mais elles étaient d'autant mieux accueillies qu'il restait toujours assez d'incommodités.

Malheureusement ceux qui avaient construit le premier corps de logis ne s'entendaient en aucune façon dans l'art de bâtir ; aussi la raison de salubrité et les exigences hygiéniques avaient-elles été impitoyablement sacrifiées à la routine d'après l'ancienne mode de France. Le réfectoire est si enfoncé dans l'humidité, enfoui si loin du

grand air et du soleil, qu'il faut des prodiges d'adresse et d'activité pour le maintenir en bon ordre. La chapelle péchait en ses trois dimensions ; il faut en dire autant des salles communes. Bref, l'exiguïté du local, la distribution maladroite des pièces, tout concourait à faire du Noviciat une maison d'épreuves.

Les vertus austères y trouvaient sans doute leur compte, mais les vertus aimables s'y sentaient mal à l'aise ; de plus, la Mission se peuplait de santés délabrées. Cependant, avec le temps, des ressources plus abondantes et une intelligence plus complète des rapports qui existent, ici comme partout, entre le climat et les coutumes du pays, il ne fallait pas désespérer de voir le berceau de nos futurs Jésuites canadiens muni des choses essentielles à la conservation de la vie.*

* Nous ne tarderons guère à voir la réalisation de nos plus

La maison St-Joseph du Sault ressemblait donc dans une certaine mesure à la maison de Nazareth ; puis, faut-il l'avouer ? Eh ! pourquoi ne placerions-nous pas à côté des vertus si brillantes du P. Saché, quelques ombres qui, tout en faisant mieux ressortir le caractère de l'homme, le rapprocheront aussi de notre faiblesse ? Eh bien ! oui, le P. Saché, dur, trop dur à lui-même, se mettait encore volontiers du côté du bon Dieu pour multiplier les occasions de pénitence et de mortification dans des choses où les novices ne s'attendaient peut-être pas toujours à pratiquer le renoncement. Tantôt c'était le feu que l'on négligeait d'entretenir dans la froide saison ; tantôt

chères espérances à ce sujet. On bâtit actuellement au Noviciat une seconde aile, qui permettra de remédier dès cet automne à tous les inconvénients dont nous parlons ci-dessus. Avec cette addition considérable, le Noviciat sera le séjour le plus charmant ; déjà la beauté de ses alentours fait l'admiration de tous ceux qui le visitent.

c'était le service de table qui passait aux novices un jeûne de surérogation ou une abstinence toute faite ; puis le vêtement était quelquefois insuffisant.

La pauvreté malgracieuse du costume faisait sensation dans la Province vers les premiers jours de juin. Alors les novices commençaient le mois de pélerinage et s'en allaient deux à deux, ceux-ci sur la rive droite du St-Laurent, ceux-là sur la rive gauche, les uns tiraient droit au nord, les autres obliquaient vers le sud : c'était une course aux clochers et aux presbytères. L'hospitalité bretonne n'a rien perdu dans notre pays de son antique renommée et partout le novice était reçu avec cette politesse noble et franche du cultivateur canadien, à laquelle Malte-Brun et tant d'autres après lui n'ont pas ménagé les éloges, mais naturellement il se sentait plus à l'aise chez le curé et c'est là qu'il allait ordi-

nairement chercher un gîte pour la nuit. Rien ne faisait plus de plaisir à nos bons curés que d'héberger les petits pèlerins ; cependant ils en voulaient presque tous au costume et plusieurs déclaraient hautement que si le P. Saché s'imaginait que le plus cuisant de l'épreuve revenait aux novices, il était dans une erreur grande. " Ça m'humiliait," disait dernièrement l'un d'eux, " de voir des *membres du clergé* se promener dans ma paroisse, vêtus d'une façon aussi ridicule. Passe encore pour la soutane, quoique la mousse verte la couvrît des épaules à la ceinture ; mais c'est cette abominable pèlerine de toile cirée qui flamboyait comme un soleil ! et ce bourdon du moyen-âge, qu'ils portaient avec cérémonie comme une crosse d'évêque !! " Les joyeux novices riaient, sous leurs chapeaux sans rebords, de ces humiliations, mais les curés étaient sérieux ; quelques-uns même firent

des représentations. Aujourd'hui, bourdons et pèlerines ont disparu ; ils sont du domaine des costumes historiques.

Loin de nous la pensée de vouloir discréditer en rien les épreuves de tout genre par où le jeune religieux apprend à se renoncer lui-même et s'accoutume à porter la livrée de Jésus, son maître, qui vécut pauvre, souffrant, humilié. Nous n'ignorons pas que la vertu ne s'aquiert ni ne se perfectionne par de belles considérations sur son objet ou par des lectures savantes, mais bien par l'exercice constant, réitéré, par la pratique. Nous disons seulement que pour certains actes de mortification qu'il imposait aux autres, le P. Saché prenait trop souvent mesure sur ses propres forces.



C'était donc un rude métier que celui de novice, dans ce temps-là, plus rude encore

celui de Père Maître dans une maison mal bâtie, mal pourvue, pauvre et sans revenus possibles.

Le P. Saché ne se dissimulait point sa sévérité, il en faisait souvent, au contraire, l'objet de son examen, et nous relevons dans ses notes de curieuses et piquantes observations à ce sujet. Un jour, quelqu'un crut devoir lui représenter qu'on ne chauffait pas suffisamment ; le P. Saché était d'un avis tout opposé : on étouffait de chaleur dans la maison. La nuit venue, il fut pris pendant son sommeil d'un rhume de telle force que ses éternuements réveillèrent toute la communauté. Le lendemain il écrit naïvement sur son cahier : " Le bon Dieu m'a prouvé clairement qu'il ne fait pas assez chaud dans la maison ; j'ai eu tort : il faut chauffer davantage."

La persévérance avec laquelle il rouait de coups sa mauvaise nature, comme il

l'appelait, et la soumettait au frein de la discipline, lui fit perdre à tel point le respect humain que non-seulement il ne trouvait rien de convenable et de bienséant que ce que prescrit la règle, mais qu'il regardait comme futile, même à l'égard des étrangers, d'en excuser l'application par certaines formules en usage. Un mot d'un de ses novices nous le peint d'une manière bien graphique.

Ce novice recevait en ce moment la visite d'un prêtre, son ami ; celui-ci l'invitait à venir le voir chez lui, et comme il savait que cette permission ne s'obtient que rarement, il voulait aller lui-même la demander au Père Maître ; cependant il hésitait, craignant de contrister le bon Père, s'il le mettait dans l'obligation de refuser. "Oh ! qu'à cela ne tienne, reprit le novice ; n'ayez pas peur de demander ; pour le P. Saché dire oui ou dire non, c'est la même chose."

Cette indifférence un peu automatique ne froissait nullement ceux qui connaissaient bien le P. Saché, mais les autres devaient naturellement s'en formaliser.

En outre, il était de ces hommes qui admettent difficilement l'existence de la maladie. C'était chez lui quelque chose d'organique, d'instinctif ; de là de regrettables retards à consulter le médecin, soit pour lui-même soit pour ses inférieurs. Ce n'est pas qu'il eût à cet égard des maximes contraires à celles de la Compagnie ; dès qu'un de ses sujets était reconnu malade, le bon Père avait pour lui toutes sortes de tendresses et mettait tout en œuvre pour hâter sa guérison.

Voici d'ailleurs ce qu'il écrivait à la Supérieure du Bon Pasteur en apprenant d'elle que quelques religieuses de son couvent étaient malades : " Les Supérieures doivent prendre un soin tout particulier de leurs

inférieures : aussi je n'ai pas lu sans quelque peine cette phrase : "Srs O... T... et C... se trouvent très mal et cependant travaillent comme à l'ordinaire." Elles ne doivent pas travailler comme à l'ordinaire. C'est à vous, ma bonne Mère, à leur procurer, et si c'est nécessaire, à leur ordonner du repos. Si j'avais quelque autorité sur vous, je vous en ferais une obligation stricte."

Nous avons là la théorie : pour lui donner une application conforme à l'esprit de la Compagnie, il aurait fallu que ce Père eût passé par la filière ordinaire de notre formation. En effet, il ne suffit pas d'ordonner du repos à ceux qui ne sont plus capables de travailler ; ce serait faire de ce repos un double emploi : il faut encore prévenir autant que possible ce recours extrême au repos absolu, et connaître si bien les forces de chacun de ses sujets qu'on ne les

mette jamais dans l'occasion prochaine de ruiner complètement leur santé par un travail inopportun.

Mais le P. Saché était entré prêtre dans la Compagnie, son noviciat fut abrégé de moitié, il n'eut qu'un an pour la philosophie, guère plus pour la théologie ou pour l'enseignement, en somme, trois ans de vie scolastique, quand il en faut douze ou quinze pour compléter la formation. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait manqué quelquefois de certaines prévenances qui supposent une longue habitude de vie commune, il faut au contraire admirer qu'il ait pu en si peu de temps développer ces sentiments de prévoyante charité dont il a plus d'une fois donné des preuves.

D'ailleurs la confiance que reposaient en lui ses Supérieurs et les élogieux témoignages qu'il reçut constamment du T. R. P. Général, montrent assez que ses inten-

tions furent toujours dirigées selon l'esprit de l'Institut.



Deux fois il fut chargé du Noviciat, de 1853 à 1862 et de 1866 à 1871, et pendant cette période de 14 ans, il a formé aux vertus de la Compagnie un grand nombre de religieux, la Mission de Canada et New-York réunis fournissant chaque année un nombreux contingent de novices. Eh bien! il n'en est pas un seul qui ne garde de son Père Maître le plus touchant souvenir; tous se font un vrai plaisir de rendre témoignage à sa bonté, à sa vertu, à sa science, à toutes ces qualités qui constituent l'homme de Dieu et l'apte instrument de sa Providence dans la conduite des âmes destinées à la vie religieuse.

Le ton convaincu avec lequel il combattait les indécisions ou les scrupules, la fran-

chise quelquefois tranchante qu'il mettait dans toutes ses réponses, lui donnaient bientôt sur ses novices un ascendant dont il se servait pour les attacher plus fortement à leur vocation et les pousser à une imitation plus parfaite de Jésus-Christ.

Soit que l'habitude du discernement des esprits l'eût mis à même de se prononcer vite sur les dispositions intérieures de ceux qui le consultaient, soit que par une grâce d'état il entrevît aussitôt la solution des difficultés, il lui arrivait quelquefois de se faire l'interprète de la volonté de Dieu avec tant de précision et de netteté qu'on lui supposait volontiers une connaissance surnaturelle de l'avenir.

Quelque temps avant d'aller prendre pour la seconde fois le gouvernement du Noviciat, il voit arriver chez lui un jeune homme, faible de santé, et sans aucune recommandation qui le fît connaître : " Je

voudrais entrer chez les Jésuites," dit le visiteur " et j'aimerais bien à être reçu tout de suite." Le P. Saché s'informe en peu de mots de ses antécédents, de sa famille, puis lui dit : " Allez au Sault faire votre retraite ; vous serez admis et resterez dès maintenant avec nous." La retraite finie, le Père Maître d'alors dit un matin au jeune homme : " Revenez dans un an ; si vous persévérez dans votre résolution, je vous recevrai ; vous pourrez partir d'ici demain ; " et lui-même sort pour toute la journée. En rentrant, le soir, il va droit à la chambre du retraitant et lui dit, sans avoir en aucune façon communiqué avec le P. Saché : " Restez avec nous, je vous admets dès maintenant dans la Compagnie. "

Un autre, même après une élection définitive, se montrait encore indécis ; ses relations de famille lui promettaient un bel avenir dans le monde ; le P. Saché fixant

sur lui son regard clair et pénétrant : " Restez avec nous," lui dit-il, " vous ne vous en repentirez jamais ; " parole dont le temps s'est chargé de justifier l'absolue vérité.

Il serait facile de multiplier ces traits ou d'en rapporter d'anologues, peu de vocations, en effet, sont si clairement marquées qu'on n'aime encore à les voir confirmées par les paroles d'un saint homme, et il est d'ailleurs tout à fait dans l'ordre que Dieu se serve de ses ministres autorisés pour intimer sa volonté d'une manière plus intelligible à ceux que leur caractère hésitant ou toute autre cause empêche de prendre une résolution décisive.

Ce n'est pas à dire que le père spirituel ait mission pour distribuer les états de vie et que, ainsi qu'on l'a trop souvent pratiqué en certains quartiers, il puisse impunément se substituer au Saint-Esprit, à qui seul il appartient d'incliner les âmes de tel côté

ou de tel autre par le souffle de sa grâce, et de dire aux hommes en leur montrant une carrière : Venez, suivez-moi ; mais il peut, selon les lumières que Dieu lui donne pour l'exercice de ses fonctions, démêler les divers mouvements de la nature et de la grâce et prononcer avec plus ou moins de sûreté qu'ils se portent dans telle direction et par telle voie. Or, si grande était la réputation de science et de sainteté dont jouissait le P. Saché aux yeux de ses novices et de tous ceux qui le prenaient pour guide, que ses paroles étaient recueillies comme tombant des lèvres mêmes de Dieu.

Avec un pareil maître, il est facile de concevoir l'ardeur que mettaient les novices à s'exercer à toutes les vertus, sûrs de n'être pas induits frauduleusement dans une fausse spiritualité. Quelle que fût l'onction de sa piété, le P. Saché n'était pas de ces hommes qui se laissent entraîner à ces dévotions et

pratiques bavardes et déclamatoires dont s'offusque et s'offense à juste titre la véritable vertu et qui repoussent plutôt qu'elles n'attirent. Son ascétisme était celui d'un homme ; même il avait assez de peine à se défaire d'une certaine brusquerie où personne n'aurait, certes, rien trouvé d'efféminé.

Elevé dans un pays où le formalisme militaire faisait école depuis longtemps, il portait l'indélébile empreinte de cette formation, où tout est cadencé, compassé, réduit en formule. Exact, un peu raide, toujours en tenue d'inspection, toujours correct, si quelque chose dominait dans son caractère, c'était bien la rude franchise du soldat. Scrupuleux observateur du règlement, il voulait que tout le monde emboîtât le pas sur lui et se tînt alerte au commandement ; sa manière, à cet égard, rappelait involontairement le centurion de l'Evangile,

qui disait à son subordonné : Va là, et il y allait ; Fais ceci, et il le faisait.

Ce régime disciplinaire a son bon comme son mauvais côté ; il demande à être appliqué avec poids et mesure, sans jamais perdre de vue la faiblesse de la nature humaine, non plus que la diversité des tempéraments. C'est en quoi le P. Saché ne réussissait pas toujours, non qu'il exagérât la sévérité de la règle, mais parce qu'il voulait soumettre au même niveau tout le monde sans distinction.

Il est juste de reconnaître qu'il n'affectait jamais de livrer ses sujets à des épreuves qui fussent tant soit peu en dehors des usages reçus ; les expériments que la Compagnie prescrit ou recommande, il les acceptait et les faisait subir tout bonnement et rondement, mais il n'eut jamais recours à des inventions nouvelles et n'eut rien tant en horreur toute sa vie que d'introduire

dans la vie commune des coutumes étrangères. “Ce n'était pas son genre,” nous écrit un de ses disciples. “Pour lui, la vie commune, l'*Ama nesciri et pro nihilo reputari* était la grande épreuve.”

Cependant il savait humilier ses novices sans avoir l'air de le faire exprès. Tel qui demande un emploi auquel les scolastiques n'ont pas coutume de s'exercer, reçoit cette froide réponse : “Non, mon cher frère, vous ne vous entendez pas à cette besogne-là, vous gêneriez les frères.”

Il y avait d'ailleurs sous ces dehors un peu sévères un cœur si tendre, si dévoué, que le bon Père atténuait à son insu et souvent bien malgré lui les aspérités de la discipline ; et puis il était toujours le premier à la peine : le moyen de trouver que le pas est trop enlevé lorsqu'un homme déjà sur l'âge ouvre si lestement la marche ? Et puis encore, il est de ces consolations

spirituelles qui récréent au point que la fatigue même du corps disparaît entièrement ; il est de ces entretiens familiers avec le Père Maître où l'on puise le secret d'une vigueur surhumaine pour l'accomplissement du devoir et d'où l'on sort tout enflammé d'ardeur.

Or c'est dans ces entretiens, dans ces tête-à-tête que le P. Saché était réellement le directeur par excellence ; c'est là que se révélaient l'inépuisable tendresse de son cœur, ses lumières, sa science des saints, son amour pour l'Eglise, pour la Compagnie, pour Jésus, notre divin Capitaine, sa sollicitude paternelle pour le bien-être de ses novices, son zèle pour leur avancement et leur perfection. Aussi avec quel empressement ils assiégeaient sa cellule et comme ils convoitaient l'accueil franc et cordial de son sourire si plein d'encouragement et qui invitait les confidences d'une façon si irré-

sistible ! Et comme il avait vite fait de dissiper les petits nuages noirs qui s'étendent quelquefois sur le ciel de l'âme, et d'arracher les petites épines qui lancinent méchamment le cœur et font tant souffrir !

Les quatorze années que dura sa charge au Sault-au-Récollet semblent se refléter fidèlement dans ce souvenir qu'en a gardé un de ses anciens novices et dont il nous fait part en ces termes :

“ Parmi les grandes grâces de ma vie, je compte celle d'avoir eu, au début de ma vie religieuse, des maîtres qui, comme Notre Seigneur, faisaient et disaient, et qui étaient eux-mêmes les modèles vivants de cette perfection à laquelle ils nous conviaient. Quelles qu'aient été les distractions des années subséquentes, les souvenirs du novice sont toujours restés gravés en mon âme en lettres de feu. La perfection n'est

pas un vain mot; mais la plus vivante des réalités. Je l'ai vue de mes yeux, touchée de mes mains, ouïe de mes oreilles."

Cette vie de contention habituelle, ce silence du Noviciat, si parfait, si édifiant, mais qui est aussi un martyre plénier pour les tempéraments actifs, finissaient par élever autour du P. Saché un brouillard gris qui lui supprimait l'air : c'était l'ennui qui l'envahissait. Lorsqu'il se sentait trop près d'étouffer, il partait brusquement à travers champs, dévorait d'un pas allègre la distance qui sépare le Sault-au-Récollet de Montréal, prenait le dîner au Collège Ste-Marie et revenait aussitôt par le même chemin. Cette course de cinq bonnes lieues secouait l'ennui, ce bain de grand air lui remettait de la vie au cœur pour un temps ; il rentrait toujours de ces excursions joyeux et dispos ; ses novices, qui n'avaient pas

tardé à en faire la remarque, avaient tous une grande dévotion à ces pèlerinages du Père Maître.

CHAPITRE VIII.

MINISTÈRE À L'EXTÉRIEUR.

Nous venons de voir comment le P. Saché employait son temps dans les étroites limites de la maison St-Joseph. Ce travail de direction qu'il accomplissait chaque jour à l'égard de ses novices, suffisait-il à son zèle ? épuisait-il son énergie ? Et ses Religieuses du Bon Pasteur ? et ses filles du Cœur Immaculé de Marie ? les a-t-il oubliées au milieu des occupations absorbantes du Maître des novices ? Ses relations avec elles ont été sans doute moins suivies, il y a des intervalles dans la correspondance ; cependant si vive est la mémoire du cœur, que, malgré les changements survenus dans

un si long espace de temps, ses lettres, après dix ans, portent encore ce cachet de familiarité avec tous les détails de l'Asile du Bon Pasteur, qui ferait croire que le bon Père vient à peine de quitter la capitale ; c'est que depuis son départ il n'a cessé de s'intéresser à une œuvre qui lui était si chère et qu'il n'a jamais passé un seul jour sans demander à Dieu de la protéger.

Il ne disait que la plus stricte vérité quand il écrivait ces mots à madame Roy, la Supérieure du Couvent : " Toutes ces bonnes sœurs sont présentes à mon esprit, je n'oublie pas plus les Irlandaises que les Canadiennes, je leur porte à toutes un égal intérêt en Notre Seigneur." Et dans une autre circonstance : " Je dois d'abord vous remercier de l'attachement que vous me témoignez au nom de votre petite communauté ; ne doutez pas qu'il y ait correspondance, je crois vous avoir donné plus d'une

preuve de l'intérêt que je porte à toutes vos sœurs et à toutes vos pénitentes, je dis à toutes, même à celles que je n'ai jamais vues.

" J'aime votre œuvre, parce que je la crois établie de Dieu pour sa gloire et le salut des âmes.... J'espère que vous continuerez à me tenir au courant des grands événements de votre famille. Vous me direz d'avance l'époque de vos vœux et je m'unirai à vous en esprit."

Quel hymne d'allégresse, quel cantique d'actions de grâces jaillit de son cœur et de ses lèvres le jour des vœux de ces fidèles servantes du Seigneur : " Je me réjouis," leur écrivait-il, "je me réjouis de la joie de vos vénérables pasteurs qui ont toujours porté un si vif intérêt à votre petite communauté ; je me réjouis de la joie de vos bienfaiteurs et bienfaitrices qui voient les fruits de leur charité ; enfin je me réjouis

de votre joie, vous dont j'ai connu les espérances et les craintes et que je vois maintenant au comble de vos vœux."

Lorsque le noviciat du Bon Pasteur fut établi, il leur disait : " Vous avez bien raison de considérer le noviciat de votre maison comme une des choses les plus importantes, puisque c'est là que celles que Dieu appelle à votre genre de vie doivent se former. La maîtresse des Novices doit avoir parfaitement l'esprit de l'Institut, et doit être un modèle, la règle vivante." Le bon Père ne se doutait guère que c'était son propre portrait qu'il prenait pour ainsi dire sur le vif.

Parfois il se laissait aller dans ses lettres à des effusions de cœur, qui nous découvrent les hautes aspirations de ce saint religieux vers la perfection, et font en même temps l'éloge de celles qu'il jugeait capables de ces entretiens spirituels. " Si vous vou-

lez bien penser à moi devant le Seigneur," écrivait-il le 2 janvier 1857, " vous demanderez pour moi au Sacré-Cœur de Jésus par l'entremise du Cœur Immaculé de Marie, l'esprit intérieur, c'est-à-dire l'union habituelle avec Dieu.

" C'est la source, l'essence de la vie religieuse. Dieu doit être la vie de notre âme comme notre âme est la vie de notre corps, et comme le corps ne peut vivre de la vie de l'âme sans lui être uni, de même l'âme ne saurait vivre de la vie de Dieu sans lui être unie.

" On dit qu'il n'y a rien de plus délicieux que cette vie intérieure, cette vie en Dieu cette vie de Dieu en nous. L'âme qui la possède marche à grands pas, ou plutôt elle court dans la voie de la perfection, elle goûte la vraie liberté des enfants de Dieu ; elle puise à la source divine lumière et force : lumière pour se diriger et conduire

les autres, force qui rend douces et aimables les croix les plus pénibles. C'est ce qui enflamme mon désir. Oui, de quelle lumière n'ai-je pas besoin, non-seulement pour diriger, mais pour former des religieux! Il y a longtemps que je suis convaincu que j'en suis incapable et que ce doit être l'œuvre de Dieu. Mais Dieu voulant se servir de moi, il faut donc que je m'unisse à lui et que je sois dans sa main comme l'instrument dans la main de l'ouvrier.

" Quant aux croix, le bon Dieu ne m'en a pas encore envoyé, sans doute parce que j'étais trop faible pour les porter. Aussi je ne puis guère me flatter d'être un disciple de Jésus crucifié; cependant je voudrais l'être : aidez-moi donc à le devenir en demandant pour moi l'esprit intérieur."

Le P. Saché était fermement convaincu que chaque religieux trouve dans la médi-

tation des règles de son Institut tout ce qu'il lui faut pour sa gouverne spirituelle, et c'est la conduite qu'il traçait aux religieuses du Bon Pasteur : " C'est par le moyen de vos règles, mes très chères sœurs, vous ne l'ignorez pas, que vous atteindrez le double but de votre Institut, votre propre perfection et la sanctification des âmes que le Bon Pasteur vous a confiées ; aussi quelque petit que soit le livre qui les contient, il vous vaut mieux que cent volumes et même que cent bibliothèques ; c'est là et là seulement que vous trouverez tout ce qu'il vous faut, et comme il vous le faut, pourvu que vous le compreniez ; et si parfois vous n'y trouvez pas ce dont vous croyez avoir besoin, ne le cherchez pas ailleurs, mais priez, relisez, méditez, humiliez-vous et vous trouverez.

" *Humiliez-vous :* ce mot en a fait sourire quelques-unes (sans malice, j'en suis sûr) :

Voilà, se disent-elles en elles-mêmes, voilà encore le Père avec son vieux refrain. Hélas ! oui, mes bonnes sœurs, et vous me le pardonnerez ; car je suis comme certains pauvres qui, n'ayant ni sou ni maille, parlent sans cesse d'or et d'argent, parce qu'ils voudraient en avoir. Voulez-vous donc me faire taire ? priez tant que je devienne humble, alors je ne dirai plus rien de moi-même ; mais si vous me demandez quelle est la vertu qui vous convient et qui vous est nécessaire, je vous répondrai avec saint Augustin : la première, c'est l'humilité, la seconde, l'humilité, et la troisième, l'humilité."

Cette vertu fondamentale était le thème ordinaire de ses exhortations domestiques ; elle semble encore avoir été le sujet de ses méditations de tous les jours ; dans ses lettres, il y revient à chaque instant et avec une persistance dont il se croit obligé de

s'excuser. Il lui arrivait rarement de distribuer des louanges sans les assaisonner d'un petit grain de cette vertu tonique : les religieuses du Bon Pasteur en savent quelque chose.

Après une retraite qu'il leur prêcha en 1859, il s'échappe à leur faire des éloges : " Vous avez été généreuses," leur écrit-il, " c'est une louange que je ne puis vous refuser. Il y a eu des sacrifices qui ont été bien agréables aux Cœurs très humbles de Jésus et de Marie."

Il craint déjà d'en avoir trop dit : " Prenez garde, " ajoute-t-il, " de vous laisser enfler par la petite louange que j'ai eu l'air de vous donner ; mon intention était moins de vous louer que de bénir le Seigneur du peu de bien, ou si vous voulez, du grand bien qu'il a opéré en vous. Que nous sommes sots et injustes quand nous nous attribuons ce qu'il nous donne !

“ Mon Dieu! que je serais malheureux si je vous inspirais tant soit peu de vanité; ce serait mettre une petite pierre dans vos souliers et une épine dans vos cœurs. Que serait-ce si vous alliez vous enfler comme des ballons ou des crinolines ? Votre maison, même avec toutes ses augmentations, ne serait plus assez grande pour vous. Mais non, nous savons que nous ne sommes rien, et que c'est pour cela que Celui qui fait tout avec rien, fait quelque chose avec nous.”

Nous avons dit que le P. Saché témoignait une tendresse toute particulière aux Pénitentes du Bon Pasteur et qu'il ne manquait jamais de s'informer de leurs progrès dans la vertu. Il n'y a aucune des nombreuses lettres qu'il écrivit à la communauté du Bon Pasteur, où l'on ne trouve un mot d'édification à l'adresse de ces âmes ramenées aux pieds du Sauveur.

Citons ce passage comme exemple : " Vos pénitentes sont bien bonnes, me dites-vous ; faites-leur comprendre, si vous le pouvez, combien ce petit mot sur leur compte a réjoui mon cœur. Qu'elles ne croient pas cependant être arrivées au comble de la perfection. Qu'elles ne s'imaginent pas en avoir assez fait pour le Bon Pasteur qui a donné sa vie pour elles, qui les a choisies entre mille pour les attirer dans son heureux bercail. Qu'elles continuent à réjouir son cœur par leur humilité, leur modestie, leur obéissance, leur ardeur pour la prière et le travail. Qu'elles le dédommagent des outrages des esclaves de Satan, et qu'elles ne cessent de prier pour la conversion des pauvres pécheresses."

Le 4 janvier 1870, il écrit encore : " J'apprends aussi avec joie la consolation que vous donnent vos pénitentes. Qu'elles sont heureuses d'avoir entendu la voix du

Bon Pasteur et qu'elles sont heureuses d'avoir reçu la grâce d'en profiter! Elles sont bien douces les larmes de la pénitence quand on les mêle au sang du Sauveur, versé pour notre amour. Oui, elles sont douces et aussi bien efficaces, elles nous purifient de plus en plus et nous disposent à paraître devant Celui qui ne peut souffrir aucune souillure. Dites-leur, à ces bonnes enfants du Cœur Immaculé de Marie, de demander pour moi ces larmes précieuses.

" Et nos consacrées, n'est-il pas beau aussi de les voir marcher à la tête de leurs jeunes sœurs! La persévérance, la persévérance, chères pénitentes et consacrées, c'est mon principal souhait."

Nous interrompons à regret le cours de ces citations. On l'a dit souvent, c'est dans ses lettres intimes et familières que l'homme se fait le mieux connaître, il y met le premier jet de son âme, il s'y peint à son insu

et se dépouille de ces dehors d'emprunt, de ce visage d'occasion, dont l'étiquette ou la vanité latente le force de s'affubler. Le P. Saché gagne à ce dépouillement, on voit un homme aimable, un directeur saint et éclairé, le plus humble des religieux ; il prêche constamment, mais toujours sous une forme agréable et piquante. Les sermons sont bien venus, ils sont désirés, parce que l'on sait que le Père a fortement à cœur le bien-être de ceux qu'il exhorte aux vertus.

Ces lettres sont volumineuses, nous n'en avons détaché que de faibles extraits et sans prendre la peine, d'ailleurs inutile, de faire un choix. Il y traite, comme en passant, tous les points importants de la spiritualité, entre dans les moindres détails des affaires même temporelles de ses chères religieuses du Bon Pasteur, se réjouissant avec elles des succès de leur œuvre, pleu-

rant avec elles sur les pertes qu'elles éprouvent, consolant, ranimant, tenant toujours bien haut les encouragements de la foi ; eux seuls en effet peuvent nous faire garder dans toutes les vicissitudes de la vie, le tempérament convenable, en nous élevant au-dessus des joies comme des tristesses de ce monde.

Pendant qu'il forme aux vertus de la vie religieuse par ses exhortations et ses exemples les novices de son ordre et qu'il édifie par ses lettres les Dames du Bon Pasteur, le P. Saché trouve encore le temps de faire entendre sa parole apostolique aux habitants du Sault-au-Récollet et des paroisses environnantes ; il se donne aussi avec une ardeur incroyable à l'œuvre des retraitants.

Déjà l'on voyait accourir de tous côtés des personnes du monde qui voulaient repasser devant Dieu les années de leur vie et chercher dans la solitude, la prière et la méditation, à connaître la volonté divine

pour le règlement de leurs mœurs. Que d'âmes le P. Saché n'a-t-il pas ramenées à une pratique plus fidèle de leur devoirs ! que de pécheurs il a reconciliés avec Dieu ! que de vocations sublimes et consolantes ont été décidées sous sa direction, dans l'humble maison du Noviciat !

Il ne s'appliquait pas avec moins de zèle au ministère dont il avait été chargé auprès des Dames du Sacré-Cœur. Bien des fois et pendant de nombreuses années, ces Dames le virent venir à leur Couvent du Sault-au-Récollet, tantôt pour entendre les confessions, tantôt pour prêcher, plus souvent encore pour faire le catéchisme aux élèves. Les notes manuscrites qu'il nous a laissées, montrent avec quel soin il préparait ce cours d'instruction religieuse, s'efforçant avant tout d'inculquer à ces enfants des règles de conduite chrétienne et des pratiques de piété, qui leur fussent une sauve-

garde pour toute la vie. Le bien qu'il accomplit dans cette maison peut se mesurer encore aujourd'hui au souvenir plein de reconnaissance que les Religieuses ont conservé de ce bon Père, et à l'affection avec laquelle toutes les anciennes élèves, protestantes ou catholiques, parlent de ses vertus.

CHAPITRE IX.

COLLÈGE STE-MARIE.

Il est temps de considérer ce saint religieux dans l'exercice d'une autre charge non moins difficile, non moins assujetissante que celle de Père Maître des Novices. Le 31 juillet 1862, le P. Saché fut nommé Recteur du Collège Ste-Marie, à Montréal.

Ce Collège avait franchi sans encombre les éventualités de ses premières années. Grâce à l'élan vigoureux que venait de lui donner le dernier Recteur, le R. P. Vignon, les études et la discipline avaient pris une allure des plus vives et se prêtaient un mutuel secours pour le progrès intellectuel et moral de nos élèves.

La succession n'était pas facile à recueillir, et Dieu vienne en aide à celui qui remplace un recteur magnifique! De plus, les deux éléments de la communauté, le corps enseignant et les élèves, manquaient d'homogénéité ; il y avait des Français de France, des Américains, des Canadiens, français ou anglais. Pour diriger sûrement sa barque à travers tous ces courants de mœurs et d'habitudes hétérogènes et saisir toujours le fil de l'eau, il fallait toute la souplesse, toute l'habileté du P. Vignon ; il fallait tirer à chaque instant la résultante de ces poussées en sens divers et suivre la direction qu'elle indiquait, sans jamais dévier au profit de l'une ou de l'autre de ces forces. La moindre préférence pouvait faire éclater parmi les élèves des animosités latentes et compromettre pour longtemps le bon ordre de la maison.

Les Américains n'auraient pas demandé

mieux que d'établir dans la discipline l'esprit d'indépendance qui règne aux Etats-Unis et d'imposer ici les us et coutumes de la République voisine ; de leur côté, les petits Canadiens qui, à cet âge du moins, n'ont pas encore appris à courber la tête devant aucune race étrangère, voulaient rester maîtres chez eux et faire prévaloir la langue et les usages du pays. C'était leur droit, c'était leur devoir, ils ne voulaient ni amalgame, ni compromis, ni fusion. C'est ce que les divers recteurs du Collège Ste-Marie ont compris tout d'abord.

On a beau dire, le caractère national ne saurait se transformer du jour au lendemain pour le plaisir de s'accommoder aux caprices d'autrui, et c'est bâtir un château de cartes que de vouloir élever des coutumes étrangères sur le tempérament d'un peuple qui a déjà ses habitudes toutes faites et tout opposées.

Le régime de caserne consignée, par exemple, peut fort bien réussir en France, où le militarisme a envahi jusqu'aux plus insignifiants détails de la vie sociale et même domestique, mais il ne vaut rien pour les Américains et ne fera, Dieu merci, jamais fortune en Canada, pas plus que le sans-gêne de notre voisin Jonathan et son système de chacun pour soi. Ménager les susceptibilités sans sacrifier un seul point de la règle, favoriser la bonne entente des élèves entre eux, maintenir au-dessus de tout soupçon l'impartialité des maîtres, tel était le premier devoir du Recteur.

Le P. Saché ne se dissimulait point les obstacles qu'il aurait à rencontrer presque à chaque pas ; il désirait de réussir, il s'informait et demandait conseil ; mais c'était un homme tout d'une pièce, manquant un peu d'articulations. Il n'avait pas cette mobilité urbaine qui s'efface sans céder le chemin,

se prête aux coudoiements, fléchit sans dévier, et traverse la foule sans déplacer personne ; il se heurtait là où d'autres eussent offert cette résistance élastique qui obéit au choc, se moule aux aspérités et ne fait que mieux sentir son contact.

Cependant il mettait dans toute sa conduite tant de candeur et de sincérité, il se dépensait si libéralement, s'intéressait avec tant de persévérance au bien-être des professeurs et des élèves, qu'il n'y avait qu'une voix dans toute la maison pour louer la vertu et le zèle du Recteur, et qu'il remplit avec un bonheur inespéré son terme d'office dans des circonstances où il était difficile, sinon impossible, d'être un recteur populaire.

Les élèves de ce temps-là se souviennent encore de l'entrain qu'il savait leur inspirer pour les jeux ; lui-même les faisait *partir* tour à tour selon les exigences des saisons ;

il lançait le ballon, poussait la première bille, faisait la première partie de cartes, de dominos, de dames ou d'échecs, et ne quittait la salle ou la cour que lorsque l'animation la plus grande régnait partout. Quand les élèves jouent bien, ils étudient bien, et toute la série des exercices journaliers se ressent de cette activité organique et prend un air de santé qui fait plaisir à voir.

Si le R. P. Recteur veillait avec assiduité au bon gouvernement des élèves, il se multipliait pour la conduite du personnel de la maison. C'était même chez lui une exagération de zèle, qui lui attira parfois des désagréments ; il se mêlait à tout et de tout, et ne laissait peut-être pas assez de responsabilité et d'initiative à ses subordonnés. Chacun aime d'avoir quelques coudées à lui et de courir un peu sur son erre ; la division du travail n'est pas seulement un principe d'économie sociale, c'est encore

une donnée importante de l'administration domestique, et nulle part elle ne s'applique avec plus d'avantage que dans les collèges. Le P. Saché voulait trop faire par lui-même.

Ce défaut, du reste, n'était que l'envers d'une excellente qualité, le dévouement, le désir d'être utile et de rendre service ; aussi remplaçait-il tout le monde. Quelqu'un était-il subitement empêché de donner le sermon, l'exhortation, voire même toute une retraite ? le P. Saché montait en chaire à sa place ; un surveillant avait-il une indisposition qui l'enlevât à son poste ? le P. Saché faisait la récréation, l'étude ; il remplaçait tel ou tel professeur pour une heure, un jour, une semaine et plus, et toujours il était prêt à conduire n'importe quelle classe du cours. Cette besogne si désagréable de suppléant universel, que l'on désigne dans tous les pays par toute sorte de noms abo-

minables, le P. Saché se faisait un plaisir de l'exercer et la considérait comme son privilège.

Joignez à cela les occupations incessantes du Rectorat dans une maison considérable, la correspondance à faire, les visites à recevoir et à rendre, les instructions à donner aux élèves, et vous aurez une idée du va-et-vient continuel que s'imposait le P. Saché pour rencontrer les obligations de sa charge.



Une autre cause de soucis vint bientôt requérir un nouveau déploiement d'activité : c'était la construction d'une église. Jusque-là les offices avaient été célébrés dans une chapelle qui occupait une partie des parloirs actuels, du réfectoire des élèves, de la chapelle domestique et des deux classes attenantes. Outre que cette chapelle publique restreignait le local affecté aux Pères et aux

élèves et mettait tout le monde à la gêne, elle était loin d'être assez vaste pour contenir l'affluence des fidèles qui y accouraient de tous les points de la ville.

Depuis longtemps déjà Mgr Bourget méditait d'élever à côté du collège un temple qui fût un honneur pour notre sainte religion et prouvât aux étrangers que la foi vive de nos Montréalais ne recule devant aucun sacrifice quand il s'agit de la gloire de Dieu.

Dans une assemblée tenue au Collège Ste-Marie, le 6 décembre 1863, Sa Grandeur fit connaître ses vues et s'adressa à la générosité de ses ouailles pour fournir les fonds nécessaires à l'érection d'une grande et belle église. " Vous le ferez, messieurs," concluait-il, " j'en ai la conviction ; vous m'avez appris à compter sur vous, souvent au prix des plus rudes sacrifices ; jamais encore, depuis vingt ans, quand j'ai jugé

une œuvre nécessaire à la gloire de Dieu et au salut des âmes, je n'ai fait appel en vain à mes diocésains."

M. le Supérieur de St-Sulpice appuya chaudement le projet de Monseigneur, ainsi que plusieurs notables de la cité. Une souscription fut ouverte ; la plus pauvre communauté de Montréal, celle de la Providence, présenta la première offrande. C'était un gage de bénédiction et de confiance ; l'attente ne fut pas trompée.

Le 22 mai 1864, avait lieu la bénédiction de la première pierre de l'église du Sacré-Cœur de Jésus. L'orateur du jour, M. Charles LaRocque, depuis évêque de Saint-Hyacinthe, paya un tribut d'éloges bien mérités aux promoteurs de l'œuvre. " Vous avez donné libéralement," dit-il ; "l'un de vous surtout, à la vérité bien connu pour être coutumier du fait, a donné comme donnent les princes ! " Il faisait allusion au don gé-

néreux que M. O. Berthelet aidé de son gendre, M. Alf. LaRocque, venait de nous faire du terrain contigu au Collège et sur lequel allait s'élever l'église du Gesù.

Il rappela aussi en termes éloquents la joie que causa dans tout le pays le retour des Jésuites en 1842. "Et il ne pouvait pas," ajoute-t-il, "en être autrement! Car l'histoire du pays et les traditions de famille avaient conservé bien vif dans toutes les mémoires le souvenir de ces vénérables Pères, qui avaient laissé tant de traces ineffaçables du séjour qu'ils avaient fait autrefois en Canada, par les missions fondées au prix du sang et de la vie de bon nombre d'entre eux, par les monuments qu'ils avaient érigés aux sciences et aux lettres; par la réputation de savoir et de sainteté qu'ils avaient partout laissée derrière eux; par le dévouement avec lequel ils avaient pendant une longue suite d'années, élevé et

formé à peu près toute la jeunesse du pays, surtout celle qui était appelée à occuper un rang ou un emploi dans la société.

" Mais ce qui avait contribué davantage à garder ce souvenir si vivant, c'étaient les jeunes gens qui fréquentaient les Collèges établis au pays depuis que les Jésuites, forcés par une pression étrangère, y avaient fermé le leur ; c'était, dis-je, le concert de louanges que ces jeunes gens entendaient, en toute occasion, leurs maîtres et leurs professeurs adresser au mérite et aux vertus des illustres Pères qu'ils avaient remplacés dans les soins de l'éducation."

Puis il continuait : " Il y a longtemps que, de vous-mêmes, vous avez compris que les Jésuites au milieu de vous sans une église convenable, n'y étaient qu'à moitié. Vous vous rappeliez qu'autrefois à côté de leur résidence à Ville-Marie, ils avaient bâti dans des vues de zèle et de bien public,

une église qui subsisterait sans doute encore sans les ravages du grand incendie de 1803, et dans laquelle plusieurs des anciens citoyens de cette ville encore vivants ont dû bien des fois dans leur jeune âge aller s'agenouiller et prier! Et au premier appel fait à votre bonne volonté, vous vous êtes mis à l'œuvre pour la reconstruire, cette église des Jésuites, sur des proportions plus en harmonie avec le goût et les besoins du temps, et surtout plus en harmonie avec les sentiments de vos cœurs! "

Je trouve dans le Diarium du Collège ces quelques notes jetées à la hâte et pêle-mêle au sujet de la cérémonie de ce jour: " On a fait de grands préparatifs au jardin pour la pose de la première pierre de la nouvelle église. Monseigneur l'Evêque en chape et mître, ayant à ses côtés Mgr Vinet, curé du Sault-au-Récollet et le R. P. Tellier, se rend solennellement à l'estrade qui est

dressée près de la pierre que l'on doit bénir. Nombre de prêtres les précèdent, les Nôtres les suivent, les élèves viennent après. Monseigneur dit quelques prières et aussitôt Mons. LaRocque, curé de St-Jean Dorchester, monte en chaire pour le discours. L'auditoire est très nombreux. L'une des choses les plus touchantes qui se soient passées à l'occasion de cette cérémonie, c'est que ce même Mons. LaRocque, descendu de la chaire, d'où il avait chaleureusement engagé ses auditeurs à contribuer par leurs aumônes à l'érection de l'église, a voulu que le P. Procureur acceptât de lui l'aumône de vingt dollars en or. Au reste, tout se passa merveilleusement. Acte de la cérémonie a été formellement rédigé, ce qui nous dispense d'un plus ample récit."

Cet acte d'une cérémonie par où s'inaugurait une œuvre qui, selon le mot de l'illustre prédicateur, couronnait le rappel en

Canada des enfants de saint Ignace, cet acte doit trouver place ici, c'est le plus important que le P. Saché ait jamais signé de sa vie ; en voici la traduction :

" I. Après avoir, dans les premiers jours de son laborieux épiscopat, médité, promu et exécuté, pour le bien du public et des particuliers, grand nombre d'autres œuvres pieuses, Mgr Ignace Bourget entreprit de faire élever, en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus, un temple qui pût figurer avec honneur parmi les plus beaux et les plus grands édifices de la cité.

" II. Dans l'habitude depuis longtemps de venir généreusement en aide à un Pontife qui n'a d'autre trésor, d'autres ressources que la divine Providence, M. Olivier Berthelet, avec sa munificence ordinaire, prend spontanément l'initiative, de concert avec M. Alfred LaRocque, son gendre ; étroitement unis, non moins par la vertu que par

les liens du sang ; riches, bien plus encore de piété et de dévouement que des biens de la terre, ils consacrent immédiatement plus de cinq mille louis à la seule acquisition du terrain contigu au collège de la Compagnie de Jésus, où doit s'élever l'édifice sacré.

" III. Fidèles à la foi de leurs ancêtres, dociles à la voix d'un Pontife qu'ils révèrent comme un père, les habitants de Montréal, citoyens et étrangers, en même temps qu'ils applaudissent à cette généreuse initiative, si piquent eux-mêmes d'émulation. Dans une assemblée publique, composée des citoyens les plus distingués de la ville, un comité est nommé pour organiser une souscription. Chacun alors, selon ses moyens, travaille à réaliser l'œuvre projetée, de manière à ce qu'elle réponde à l'attente publique, à la dignité de la religion et de la cité, à la générosité des citoyens.

" IV. A peine quelques mois écoulés, dans

des temps difficiles, malgré les intempéries excessives de la saison, au milieu de tant d'autres dévouements admirables de la charité catholique ; le succès de la souscription, les matériaux accumulés, le nivellement du terrain, tout permet à l'Evêque diocésain de planter sur les lieux le signe du salut (20 avril.) Enfin, les fondements de l'édifice ayant été creusés dans une longueur de 200 pieds sur 100 pieds de large : le jour même de la Ste-Trinité, le 13e avant la fête du Sacré Cœur de Jésus, sous le vocable duquel le temple sera dédié, le 11 des Kalendes de juin (22 mai), après un discours prononcé devant un nombreux auditoire par M. Charles LaRocque, orateur distingué et curé de St-Jean Dorchester, cette pierre angulaire est mise en terre. En ce moment, le ciel jusqu'alors sombre et couvert, s'éclaircit tout à coup, et semble sourire à de si heureux commencements.

" L'an du salut, mil huit cent soixante-quatre.

" Du glorieux pontificat de Pie IX, le dix-huitième.

" Sous le règne de notre gracieuse souveraine Victoria, reine d'Angleterre et du Canada.

" Le Vicomte Stanley Monck étant gouverneur de la province.

" Jean-Louis Beaudry, maire de la cité.

" Le Très.-Rév. P. Beckx, général de la Compagnie de Jésus.

" Le Rév. P. Remi Tellier, supér. gén. de la Mission.

" Le Rév. P. Louis Saché, recteur du Collège et Pensionnat.

V.

Au très-pieux Pontife,
Aux citoyens et aux étrangers,
Qui vont doter d'un nouveau monument de leur piété,
La Religion et la Patrie,
Dont ils ont déjà plus d'une fois si bien mérité,
Les Pères de la Compagnie de Jésus reconnaissants,
Après avoir rendu grâce à Dieu,
Excités par le souvenir des vertus, des travaux,
Et du sanglant dévouement de leurs devanciers sur le sol canadien,
Ont érigé ce monument de la reconnaissance et du bienfait,
Pour en transmettre la mémoire à la postérité la plus reculée.

Le P. Saché signa de grand cœur cet acte de reconnaissance ; mieux que personne peut-être, il comprenait tout ce qu'il y avait d'héroïque dans cette générosité de nos bienfaiteurs, et ce qu'il leur faudrait de sacrifices pour mener à bonne fin cette entreprise, dont le succès lui paraissait incertain, disons le mot, presque impossible.

Sans être pessimiste, ce bon Père était cependant par nature porté à ne voir tout d'abord que le mauvais côté des choses. Son esprit pénétrant allait tout de suite à

la recherche des inconvénients, et Dieu sait si cette fois la battue fut abondante ! " On se jetait dans un engrenage de dettes, la crise commerciale, qui déjà commençait à se faire sentir, enlèverait des affaires les surplus dont se nourrit l'aumône ; il faudrait emprunter et accumuler bientôt les intérêts sur le capital, le Collège grevé de charges trop onéreuses résisterait mal à un échec même de peu de durée, la baisse financière une fois établie, nos œuvres seraient partout entravées, notre ministère paralysé, les études abrégées, la santé sacrifiée, la Mission à la merci du premier créancier venu."

Bref les conjectures allaient leur train, s'enchaînaient d'embarras et de misères, l'avenir grondait et menaçait, comme le fleuve à l'approche de la débâcle des grandes eaux.

Le P. Saché fit part aux Supérieurs

de ses appréhensions avec sa franchise habituelle, ses raisons étaient plausibles, pleines de bons sens et de prévoyance; mais ce n'étaient après tout que des probabilités à l'encontre de probabilités plus rassurantes, on passa outre.

Montréal a raison de s'enorgueillir de l'église du Gesù; mais si les espérances du R. P. Tellier ont été réalisées, si nous avons " une église spacieuse, pieuse et de bon goût," une église qui " fait honneur à notre sainte religion et qui est un honneur pour la ville," d'un autre côté les prévisions du P. Saché n'ont été que trop justifiées par les événements, et malgré les persévérants et nobles efforts de nos amis qui plusieurs fois durent nous venir en aide, notre Mission aurait fini par consommer sa ruine, si Dieu n'eût mis à notre tête, il y a quelques années, un homme capable, par ses talents d'administrateur, de lutter contre tous les

obstacles et d'imprimer un mouvement de progrès à toutes nos œuvres.

CHAPITRE X.

RETOUR À QUÉBEC.

Le P. Saché ne devait pas voir notre église recevoir son dernier parachèvement, il n'était même plus à Montréal lorsqu'elle fut ouverte au culte. Au mois d'août 1865, il retournait à Québec et reprenait la direction de la Congrégation de St-Roch; puis l'année suivante le trouve au Sault-au-Récollet où il remplit pour la seconde fois la charge de Maître des Novices jusqu'en 1871.

Depuis cette époque jusqu'à 1881, il mène une vie assez errante, ne demeurant guère plus d'un an ou deux dans les diver-

ses fonctions de Père spirituel à Fordham, de ministre ou de procureur au Collège Ste-Marie et de simple *operarius* à la Résidence de Québec. Dans tous ces emplois, il porte avec lui cet esprit d'ordre et de régularité, qui le fait estimer de tous, cette abnégation de lui-même, cette humilité et ce zèle qui répandent partout l'édification.

Québec, nous l'avons dit, était son séjour de prédilection, c'est là qu'il aimait à vivre, c'est là qu'il voulait mourir. Aussi fut-il tout heureux lorsque son obédience de 1881 le renvoya à sa chère Résidence de la rue Dauphine.

Désormais il ne la quittera plus ; il y retrouve ses occupations d'autrefois, il y exerce les mêmes ministères, il y rencontre les mêmes sympathies, jouit de la même considération, se prodigue avec la même ardeur. Le Bon Pasteur, les Ursulines, l'Hospice de la Charité et tant d'autres

institutions, quels souvenirs pour lui et quel vaste champ pour son activité !

Les infirmités qui minent déjà douloureusement sa constitution ne sont pas pour lui une invitation au repos, elles l'avertissent au contraire de se hâter à la tâche, d'amasser vite les biens qui ne périssent pas ou, comme il le dit lui-même, de payer ses dettes. Tous les jours, il passe de longues heures au confessionnal, prie et se mortifie avec un redoublement de ferveur, prêche et exhorte autant de fois que l'occasion s'en présente. Il ne connaît point de relâche, et cependant il se traite de paresseux et de fainéant, sans aucun correctif, écrit bien gros qu'il est un serviteur, non-seulement inutile, mais nuisible, qu'il fait mal le bien qu'il voudrait faire, et qu'en somme il n'y a que le péché auquel il s'entende.

Pourtant son ministère est plus recher-

ché que jamais. Son Eminence le Cardinal le désigne aux étrangers qui demandent un guide spirituel, des Evêques le consultent, les communautés religieuses ont recours à son expérience, les fidèles de toute condition, de tout âge viennent se mettre sous sa direction. La ville et les faubourgs le voient passer, traînant péniblement ses pas, mais le visage serein ; il va porter les consolations de la religion à des malades ou à des mourants, donner une instruction ou un catéchisme dans un couvent, ou secourir une famille dans la détresse.

*
* *

Les pauvres sont ses meilleurs amis, il les accueille tous, il n'en rebute aucun ; il est pour eux une providence visible et de facile abord. Croyant qu'il vaut mieux risquer de donner à des indignes que de s'exposer à refuser une seule personne dans

une véritable indigence, rempli d'ailleurs de cette charité divine qui croit tout et ne soupçonne rien, il donne sans hésiter, il donne ce qu'il a et promet davantage, laissant à Dieu le soin de dégager la parole de son ministre.

Il est des pauvres qui excitaient surtout sa compassion, ceux qui après avoir joui d'une certaine aisance, tombent tout à coup ou peu à peu dans le besoin, et qu'une fierté facile à comprendre empêche de tendre la main à l'aumône. La délicatesse dont le P. Saché usait à leur égard, ses démarches et ses détours pour faire arriver jusqu'à eux des moyens de subsistance, l'empressement qu'il mettait à les rechercher, sa joie quand il les avait découverts, montrent mieux que tous les discours et que toutes les professions de philanthropie, la tendresse de sa charité.

Sans doute, ses dispositions libérales

l'exposèrent à bien des mécomptes, il fut souvent la dupe d'aventuriers et surtout d'aventurières qui, sous un prétexte ou un autre, lui soutirèrent de sommes assez rondes. Plusieurs fois la fraude fut découverte ; si on le plaisantait alors sur ces aumônes escamotées à sa compassion, il se contentait de sourire et cherchait des excuses au coupable.

Un employé de la Résidence, connaissant l'humeur donnante du bon Père, voulut en profiter pour se remettre à neuf et monter son trousseau. Au nom du P. Saché, mais sans sa permission, bien entendu, il s'achète une malle, la remplit d'habits, de chaussures, de linge, d'articles de toilette, dans le dernier goût, puis disparaît avec armes et bagage. En vain l'on presse le P. Saché d'envoyer la police à la recherche du fripon : " Le pauvre homme ! " répond-

il, " il a voulu paraître en monsieur dans le monde ; laissons-le tranquille."



La pauvreté n'est pas, du reste, la seule des misères humaines qui attendrisse sa piété, il a pour les membres souffrants de Jésus-Christ un dévouement sans bornes, il les visite, les veille, les encourage et ne les abandonne à leurs derniers moments qu'après que l'âme a quitté sa demeure mortelle.

Aucun travail, aucune fatigue ne lui coûte dès qu'il voit du bien à faire, des âmes à sauver, Dieu à glorifier ; pour lui, c'est là le devoir, et le devoir, c'est sa vie, sa passion.

Lui demande-t-on une conférence, un sermon, une exhortation ? quoique pris à l'improviste, il n'hésite pas, il accepte : " Il est bon," dit-il, " de ramasser ces petites bri-

coles-là le long du chemin ; ça peut faire du bien."

" Il passait des jours entiers au confessionnal," nous écrit-on de l'Hospice de la Charité, " toujours souriant, toujours doux et patient et ne laissant jamais soupçonner ce que lui coûtait une si grande assiduité, à son âge et avec ses infirmités. Souvent, tout en riant, il se faisait un bandeau de son mouchoir et s'en serrait fortement les tempes, puis il continuait tranquillement son ouvrage, comme s'il eût joui de la meilleure santé."

" La veille des grandes fêtes," nous dit un Père de la Résidence, " quand il s'agissait de confesser toute la journée, il jubilait d'aise : 'Allons,' disait-il, 'une bonne partie carrée aujourd'hui,' faisant allusion aux quatre confessionaux de la chapelle, qui allaient être assiégés jusqu'à dix heures du soir.

“ Du reste, jamais plainte la plus légère d'excès de besogne, jamais aveu de fatigue. La journée finie, il rentrait tranquillement à sa chambre, souvent pour souffrir la plus grande partie de la nuit, comme on l'a su depuis ; mais le lendemain matin, à quatre heures et demie, il était debout, fort et vaillant pour le travail.

“ Et cela, il l'a fait jusqu'au bout. Alors même que ses souffrances devenues atroces ne lui laissaient de repos ni jour ni nuit, pâle, défait, ayant peine à se tenir sur ses pieds, il se traînait encore au confessionnal chaque fois qu'on le demandait.

“ Si on lui témoignait quelque compassion, après les nuits terribles où la douleur lui arrachait des plaintes involontaires, si on lui disait : ‘ Mon Père, vous avez bien souffert la nuit dernière,’ il répondait en souriant : ‘ Ah ! cher Père, c'est de l'histoire ancienne, n'en parlons plus, c'est passé.’ ”

Il y a mille traits dans sa vie qui montrent le cas qu'il faisait de ses infirmités en face du devoir. Dans l'automne de 1881, il apprend qu'un de ses pénitents, curé d'une petite paroisse située à trois lieues de Québec, est dangereusement malade, il part aussitôt, franchit à pied cette distance, énorme pour lui, console et fortifie ce prêtre mourant, et n'accepte qu'après bien des instances une voiture qui le ramène à la maison.

Un jour, après avoir donné deux instructions de suite à l'Hospice des Sœurs de la Charité, il se rend par un temps froid et pluvieux jusqu'à l'Asile Ste-Brigitte, pour donner une troisième instruction aux Tertiaires franciscaines : elles étaient quatre ! Qu'importe le nombre! il prouvait à ces saintes filles son amour pour leurs âmes et elles en étaient tout heureuses.



Le dévouement qu'il témoignait en toute rencontre à ces bonnes Tertiaires, les jetait dans la confusion et leur faisait estimer davantage leur état. Rien n'est touchant comme le récit simple et naïf qu'elles ont voulu mettre par écrit, des bienfaits spirituels qu'elles avaient reçus du P. Saché, et des vertus dont il leur avait donné, dans sa personne, le plus parfait modèle.

Toutes, sans exception, élèvent bien haut son humilité, son amour pour les pauvres et les petits, sa modestie, sa douceur. On y trouve des mots charmants comme celui-ci : "lorsqu'il parlait de l'Enfant Jésus, de sa bonté, de sa douceur, de son amabilité, on aurait dit qu'il avait eu le bonheur de s'amuser avec lui dans son enfance, tant c'était sensible !"

" Un jour," raconte une autre, "un jour que je lui disais tout simplement que j'étais comme un morceau de bois, tant je ressen-

tais peu de dévotion, il me répondit aussi simplement : ‘ Mettez-vous dans le feu ’ ; je fus d'abord un peu surprise, mais je divinai bientôt qu'il voulait parler du Cœur de Jésus.”

Une autre écrit : “ C'est pendant les deux retraites qu'il nous a prêchées, que nous avons pu étudier ses vertus. C'était vraiment impressionnant de le voir entrer dans la salle où nous étions réunies : nous ne l'entendions pas marcher ni fermer les portes ; quel recueillement et quelle figure calme ! Je n'étais jamais distraite quand je le regardais pendant les exercices.”

“ Un jour,” reprend une autre, “ je lui dis tout bonnement : ‘ Mon Père, je vous prends pour modèle ;’ il me dit de ne pas prendre un vilain comme lui pour modèle ; je compris par là qu'il ne se considérait pas pour grand'chose ; et lui qui était si saint ! ”

Il y avait parmi les franciscaines une

petite Huronne du nom de Sioni, aujourd'hui professe perpétuelle, à qui le P. Saché portait un intérêt tout maternel, c'était son enfant chérie. Voici quelques extraits du témoignage qu'elle a dicté à une de ses sœurs : " Le P. Saché était un saint. Bien des fois il m'a édifiée par son humilité ; il s'abaissait et se faisait tout petit comme moi, il m'écoutait toujours avec une grande bonté ; il me montrait à prier et, comme je ne savais pas lire : ' Oh ! Va tout bonnement avec le bon Dieu,' me disait-il, ' fais de courtes prières et il sera content.'

" Sa charité n'était pas moins grande ; il s'informait de tous mes besoins et disait à un Père chargé de le remplacer : ' Mon Père, prenez bien soin de ma petite Huronne.'

" Un jour je lui disais : ' Mon Père, j'ai peur de ne point persévérer, les sauvages sont si inconstants ! je n'en connais pas

de religieuses.' — 'Soyez tranquille,' dit-il, 'vous partirez de la maison pour aller en terre, c'est le bon Dieu qui vous parle. Je connais les sauvages ; c'est vrai, ils sont inconstants, mais ils craignent d'offenser le bon Dieu. Je les aime beaucoup, ce sont nos Pères qui les ont convertis.' — 'Mon Père, quand vous serez mort, je n'aurai plus personne pour avoir soin de moi, comme vous faites.'—'Eh bien !' me dit-il, 'quand je serai mort, j'irai dans le purgatoire, vous prierez pour moi, et puis j'irai au ciel et je continuerai à vous protéger et à avoir soin de vous.'

"Je lui demandais un jour des conseils pour la pratique du silence. 'Quand quelqu'un,' dit-il, 'vient vous parler et que cela n'est pas nécessaire, on les regarde en souriant.' — 'Faites-vous comme cela, mon Père ?' — 'Oui, je le fais souvent.'"

Nous n'affirmerions pas que cette brus-

que question ne laissa pas le Père quelque peu interdit.

***

Il se plaisait dans ce ministère et ne manquait jamais une occasion de l'exercer ; son humilité se rafraîchissait au milieu de ces humbles et de ces ignorées du monde et y puisait une nouvelle jeunesse. A mesure que l'âge imprimait plus profondément sa marque sur cette nature exubérante et amollissait peu à peu la sévérité de son caractère, le bon Père, devenu plus libre dans les épanchements de sa tendresse, se portait par une pente naturelle vers les humbles et les enfants, en qui il trouvait plus de simplicité et d'abandon.

Le Noviciat des Dames Ursulines bénéficia de ces dispositions ; pendant qu'il remplissait par intérim les fonctions de chapelain auprès de ces Religieuses, il voulut

donner aux Novices une culture plus spéciale. Toutes les semaines il les réunissait au parloir pour les entretenir de quelque sujet spirituel, mettant à profit les mille industries de sa longue expérience, afin de captiver leur attention et faire pénétrer plus avant dans leur intelligence les enseignements de la vie dévote. Les Novices conservent encore le souvenir de ces conférences que ponctuaient à chaque instant les plus joyeux éclats de rire.

Il voulut garder jusqu'à la fin la direction des Enfants de Marie. " Laissez venir à moi les petits enfants," dit autrefois le divin Maître ; à son exemple, le P. Saché ouvrait tout grands les bras de sa charité à ces jeunes âmes prévenues des bénédictions de la Mère de Dieu. Elles avaient coutume de lui faire chaque année le cadeau d'une soutane neuve. C'était toute une démonstration.

Le parloir décoré pour la circonstance se remplissait d'une nombreuse députation. De petites filles habillées en anges, et couronnées de fleurs, offraient des bouquets ; puis venait la présentation solennelle de la soutane, accompagnée de compliments, chants et musique. Le bon Père se prêtait à toutes ces caresses avec une bonne grâce parfaite, mais il se prenait d'attendrissement et de larmes de joie au point de ne pouvoir dire un mot.

Cette sensibilité qui fait que le cœur déborde à la moindre secousse, devint une des incommodités de sa vieillesse. Un souvenir, une parole touchante, la rencontre d'un ami, la vue d'une personne qu'il avait jadis connue ou dirigée l'émouvait outre mesure.

Pendant son séjour au Noviciat il avait enseigné le catéchisme à Emma Lajeunesse, alors élève du Couvent du Sacré-Cœur au

Sault-au-Récollet; depuis, il ne l'avait pas revue. Lorsque l'Albani visita Québec, il y a quelques deux ans, elle désira d'entendre la messe dans notre chapelle domestique. Sa ferveur, sa dévotion consola beaucoup le P. Saché, elle l'émut beaucoup. En entrant au parloir où l'attendait son élève d'autrefois, il voulut prendre sur lui de demeurer ferme; mais lorsqu'elle lui dit, en souriant: " Vous souvenez-vous, quand j'étais la petite Emma au couvent, qu'un jour que je n'avais pas écrit mon résumé de catéchisme, vous me dîtes: " Emma, si vous ne voulez pas écrire, je vous ferai chanter?' Vous voyez que vous avez été bon prophète;" ce souvenir fut trop pour lui, les larmes se mirent à tomber sans qu'il y pût rien.

***

De nouvelles infirmités s'ajoutaient tous les jours à celles qui le faisaient déjà tant

souffrir ; les Supérieurs crurent le moment venu d'acquiescer à ses demandes réitérées et de lui donner un successeur dans la charge qu'il remplissait depuis si longtemps. Le 31 juillet 1887, il remit ses pouvoirs de Supérieur au R. P. Désy.

Redevenu simple missionnaire, il s'efforça de mettre en pratique les conseils qu'il avait autrefois donnés à la Mère Fondatrice du Bon Pasteur dans une situation semblable. Il lui écrivait le 10 février 1859 : " Puisque vous voulez de moi une prescription, ne fût-ce que pour la déchirer plus tard, je vous donnerai ce qui me conviendrait à moi-même en pareil cas ; voyez avec votre médecin si cela va à votre tempérament. 1° Voir en ce changement la volonté sainte de Dieu et vous persuader que c'est le mieux pour sa gloire, le bien de la Communauté et votre propre avantage ; 2° Respecter et écouter la nouvelle Supérieure

comme tenant la place de Dieu; 3° Soutenir son autorité par vos exemples plus encore que par vos paroles ; 4° Oublier que vous avez été Supérieure et le faire oublier aux autres ; 5° Ne jamais dire : Si j'étais Supérieure, cela se ferait, ou, telle chose n'aurait pas lieu ; ne pas même le penser, si c'est possible ; 6° Profiter de votre repos pour vous adonner plus que jamais à la vie intérieure, au silence, à la modestie, à la prière, à l'obéissance *aveugle*, etc. Vous trouverez cela trop long et trop délayé ; eh bien ! mettons-le en deux petites pilules qui se ressemblent comme deux sœurs. 'Aimez à être ignorée et comptée pour rien,' c'est l'Imitation qui nous donne cette première, vous la trouverez amère ; voici la seconde, qui produira le même effet, mais qui est toute couverte du sucre de la charité divine· "Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur."

Ces paroles sont le résumé de la vie de ce saint religieux pendant ses dernières années. Deux grandes consolations devaient en marquer le cours, les Noces d'or du Pape et les siennes propres. Il disait des premières, le jour même de leur clôture : " Je serais bien content d'être au ciel aujourd'hui, mais je vous avoue que je suis heureux aussi d'être encore sur la terre et d'avoir vu une si belle fête avant de mourir. "

CHAPITRE XI.

NOCES D'OR.

Les Noces d'or du P. Saché furent célébrées le 27 mai 1888. Ce fut un jour de bonheur sans mélange, de douces larmes des yeux, de douces joies de l'âme ; joies qui se ressentent, mais qui ne sauraient se décrire et qu'il serait odieux d'analyser.

La fête fut simple, une fête de famille ; mais la famille spirituelle du jubilaire était nombreuse et chacun tint à honneur de mêler sa voix au concert d'hommages qui acclamait partout le vénérable vieillard.

Un de nos amis, journaliste, M. T. Chapais, rappela que le P. Saché était le troisième Jésuite qui, depuis la fondation de la

Colonie, célébrait son jubilé de prêtrise. "Cinquante ans de prêtrise," ajoutait-il, "quelle belle couronne sur la tête blanchie d'un Père de la Compagnie de Jésus ! Cinquante années de prêtrise ! c'est cinquante ans de luttes, de combats, d'apostolat, d'abnégation, de dévouement, de sacrifices et souvent même de martyre pour la gloire de Dieu et le bonheur de ses semblables. Le R. P. Saché vient de parcourir cette glorieuse étape dans le service du Seigneur ; il a toujours cherché à mener une vie humble et cachée, mais il ne faut pas l'oublier, le plus obscur missionnaire mérite souvent autant devant Dieu que le plus illustre prélat, et la vertu, même ici-bas, ne reste jamais sans récompense."

La Congrégation de la Haute-Ville, celle de St. Roch, les Enfants de Marie, les Communautés des Ursulines, des Sœurs de la Charité, du Bon Pasteur présentèrent

des adresses touchantes, et de tous côtés, du Canada, des Etats-Unis, arrivèrent des lettres de félicitations et de bon souhait, des couronnes, des bouquets et des cadeaux précieux.

Nous cueillons ça et là quelques fleurs de la reconnaissance et de l'affection qui s'épanouirent en ce jour de mai avec un lustre nouveau. M. L. P. Lemay, notre poète canadien, se faisant l'écho des Congréganistes de la Haute-Ville, disait au cours de son adresse : " Les Congréganistes de Notre-Dame sont bien un peu vos enfants. Vous les avez longtemps nourris de la grâce, vous avez dirigé leurs pas dans les sentiers de la justice et de la vertu ; pour éclairer leur intelligence vous avez tenu devant leurs yeux le flambeau de la foi ; vous avez réchauffé leurs cœurs en les unissant au cœur de Jésus votre Maître, et de Marie votre Mère.

“ Nous sommes donc de votre famille et nous venons avec tous ceux qui vous aiment, remercier Dieu de l'insigne faveur qu'il vous a faite en vous accordant un demi-siècle de sacerdoce.”

Les Congréganistes de St. Roch lui disaient : “ A l'autel et au confessionnal, dans la prédication et la prière, vous avez été l'homme de Dieu et l'homme du peuple : l'homme de Dieu, pour obtenir de sa bonté grâce et miséricorde envers les pécheurs : l'homme du peuple, par tant de travaux pleins d'abnégation et de dévouement pour sanctifier les âmes.”

L'homme du peuple ! le mot est bien trouvé. Ce n'est que justice de reconnaître l'amour que le P. Saché ne cessa de témoigner aux Canadiens ; on aurait dit qu'il était né dans notre pays, tant il s'était identifié avec tous ses intérets.

Il n'est que trop à la mode en certains

quartiers de représenter les Jésuites venus de France comme des étrangers qui ne comprennent nullement les intérêts véritables de notre pays et ne se soucient ni peu ni prou de son bien-être. A côté de ces futiles déclamations, il est bon quelquefois d'enregistrer des éloges qui en détruisent l'effet et ramènent la vérité à sa place.

Citons donc encore quelques extraits des félicitations qui furent adressées au P. Saché, jésuite français, et n'oublions pas que l'expression de la reconnaissance ne serait qu'une injure, si elle ne reposait pas sur des bienfaits réels.

La Révérende Mère Supérieure de l'Hôpital Général s'exprime ainsi : " En l'occasion solennelle qui nous occupe, nous nous rappelons avec bonheur que la plus grande partie de votre carrière sacerdotale s'est écoulée au service de notre chère Eglise du Canada, de cette Eglise qui a été arro-

sée, dès son berceau du sang généreux des martyrs de votre illustre Compagnie. Nous n'oublions pas non plus, Très Révérend Père, que notre bonne ville de Québec a été pendant de longues années le champ particulier de vos travaux ; votre nom vénéré apparaîtra dans son histoire comme l'anneau précieux qui a renoué le présent avec la chaîne des traditions, interrompue, par vos Pères, pendant un demi-siècle.

" Ce mot de *traditions* ne peut que réveiller en nous une foule de souvenirs ; il remet devant nos yeux les services rendus de tout temps à notre communauté par les Révérends Pères Jésuites ; les annales de notre monastère les proclament bien haut, ces services inappréciables, et la circonstance actuelle est des plus heureuses pour nous permettre d'en témoigner d'une manière spéciale notre bien vive et profonde reconnaissance.

" Nous aimons aussi à reconnaître, en ce jour mémorable, les marques d'intérêt et de bienveillance que nous avons reçues de vous-même personnellement, pendant tout le temps de votre séjour à Québec. Bien souvent vous avez été appelé à jeter dans nos âmes la semence de la parole de Dieu, et je crois pouvoir dire avec vérité que cette semence n'est pas tombée dans une terre oublieuse et ingrate."

Les Dames Ursulines ne pouvaient laisser passer un si grand jour sans témoigner à leur vénérable ami l'estime que leur avait inspiré son dévouement inaltérable ; elles lui écrivaient : " Notre Communauté s'associe, dans une bien large mesure, aux joyeuses démonstrations qui acclament votre jubilé sacerdotal. C'est une occasion pour nous de vous réitérer l'hommage de notre haute considération et de notre profonde gratitude.

" Ces sentiments ne font que s'augmenter à mesure que de nouveaux actes de bienveillance s'ajoutent à ceux du passé, et qu'il y en a donc ! "

Terminons ce concert d'hommages par les accents de reconnaissance attendrie, qui montent de l'Asile du Bon Pasteur :

" Très Vénéré Père, demain se lèvera le cinquantième anniversaire de votre consécration sacerdotale. En cette grande solennité de votre vie, la famille tout entière de la Congrégation des Servantes du Cœur Immaculé de Marie rendra de vives actions de grâces au ciel qui a prolongé votre existence jusqu'à cette époque bénie et privilégiée. Il fait bon de vivre quand chacun de ses jours est marqué au sceau de la charité, et du dévouement au service du Seigneur.

" Conduire les âmes à Dieu par les sentiers de son amour, telle fut la mission

que vous reçûtes en devenant fils de saint Ignace. Très bon et très vénéré Père, mieux que personne nous savons, nous, avec quelle fidélité vous l'avez remplie, cette mission sublime, car bien des pages de votre vie se déroulent dans les annales de notre Communauté. L'on vous compte au nombre de ces grands cœurs, qui, en 1850, par une merveilleuse création de leur zèle pour le salut des âmes, ont fait surgir l'œuvre du Bon Pasteur dans la ville de Québec. La Providence, dans une admirable pensée de prédilection pour nous, vous choisit en même temps pour être l'âme de notre œuvre naissante ; vous lui avez donné cette vitalité qu'elle devait avoir afin d'opérer efficacement le bien. Les règles et les constitutions qui régissent maintenant notre Congrégation, sont la substance du docte enseignement que vous avez donné à nos Mères Fondatrices ; et

ainsi vous avez posé à notre Communauté la pierre fondamentale qui sert d'assise à tout institut religieux.

" Bien justement vous écriviez un jour, dans une page empreinte de la sainte dilection de Jésus-Christ : 'Le Bon Pasteur de Québec sera toujours mon Bon Pasteur.' Oui, très vénéré Père, notre Bon Pasteur de Québec ne laissera jamais d'être votre Bon Pasteur, en attendant qu'il devienne là-haut l'objet de l'une de vos plus douces récompenses, un de vos plus beaux titres de gloire.

" Nous voudrions pouvoir retracer tous les bienfaits que vous nous avez prodigués, quand votre charité s'exerçait dans le petit logis qui servit de berceau à notre institution. On en gardera l'impérissable mémoire ; votre cœur avait des ressources intarissables : et plus d'une fois il empêcha le pain de manquer à 'Sainte-Madeleine.'

De loin ou de près, chargé du soin de notre communauté, vous n'en demeuriez pas moins l'égide tutélaire, et vous veilliez sur chacun de ses plus chers intérêts.

" Nous aimons ces souvenirs pleins de toutes les suavités de la religion, et qui viennent planer au-dessus de votre fête jubilaire en se reflétant sur vos premières années d'apostolat en notre pays.

" Aujourd'hui, très vénéré et très bon Père, dans le glorieux et sympathique rayonnement de votre jubilé sacerdotal, portant la triple auréole des ans, de la science et de la vertu, la famille de ' votre Bon Pasteur ' vous retrouve, comme autrefois, directeur spirituel des pauvres Madeleines qui viennent chercher un refuge sous son toit. Ah ! nous sommes impuissantes à reproduire un tel tableau, le ciel seul pourra le mettre dans tout son jour.

" Notre Mère Fondatrice, nos Sœurs et

nos chères Pénitentes qui nous ont devancées dans l'éternel séjour, s'unissent à nous, sans doute, en ce moment, et dans une commune et fervente prière, nous demandons que votre vie soit longue encore et comblée à jamais des ineffables grâces de Dieu tout-puissant."

Celui qui faisait le sujet de cet hymne d'actions de grâces devait être un saint ; et si en lisant ces pages il se sentit ému au-dedans de lui-même, ce fut de cette allégresse divine dont tressaillent éternellement les Esprits angéliques à la vue des merveilles que Dieu accomplit chaque jour dans ses créatures, et s'il versa des larmes, ce fut de celles que les Anges recueillent dans des coupes incorruptibles en bénissant le Seigneur qui sait noyer dans les douceurs ineffables d'un jour les amertumes d'une longue vie.

Cette fête lui réservait encore une sur-

prise ; le Cardinal Mazzella lui envoya au nom du Pape une bénédiction spéciale. Voici le texte de la dépêche : " *Summus Pontifex jubilans Patri Saché jubilanti benedicit.*" " Le Souverain Pontife célébrant sont jubilé bénit le Père Saché qui célèbre aussi le sien."

Ce jour de consolation qui commença à l'autel par l'offrande du divin Sacrifice et se termina de même à l'autel par le salut du Très Saint Sacrement, cette fête qui réunit dans un même sentiment d'estime et de reconnaissance tout le clergé de Québec, tous les fidèles, que releva encore la présence de Son Eminence le Cardinal-Archevêque, et qui vit le Premier Ministre de la Province, l'honorable M. Mercier, et deux de ses collègues, les honorables MM. Garneau et Duhamel, venir remercier avec nous le Dieu de toute bonté de la faveur qu'il accordait à l'un de ses serviteurs, cette

fête est restée dans toutes les mémoires comme une manifestation anticipée de la complète harmonie qui règne dans le ciel, et des honneurs que Dieu réserve à ses élus.

CHAPITRE XII.

NOVISSIMA.

Le P. Saché n'en savoura pas longtemps le souvenir ici-bas. Son âge, ses infirmités croissantes, tout lui parlait de sa fin prochaine et comme il disait lui-même : ses glas étaient sonnés dans le ciel. Cependant il ne croyait pas que le terme fût si proche ; cet intrépide ouvrier voulait travailler encore ; depuis longtemps habitué à la souffrance, il avait fini par fermer les yeux sur les progrès envahissants de la maladie ; il vaquait tous les jours à ses occupations ordinaires, et avec son visage calme et souriant, sa démarche encore assez soutenue, malgré les tortures qui lui causait le moindre mouve-

ment, il imposait aux autres l'illusion dont il se berçait lui-même.

Plus d'un an encore, il remplit toutes les fonctions de son ministère. La faiblesse de sa voix et de ses organes émoussés ne lui permettant plus de s'adresser à des auditoires nombreux, il se compensait en instructions familières, catéchismes, exhortations aux élèves ou aux religieuses des communautés de la ville ; il poussa même une pointe jusqu'au Lac Saint-Jean et y prêcha la retraite annuelle des Ursulines.

L'effort avait rompu les dernières énergies de sa parole ; il dut renoncer à ces exercices trop fatigants et limiter le champ de son zèle ; puis à mesure que s'écoule l'année 1859 le martyre du Père devient tous les jours plus intolérable, les crises se multiplient à des intervalles plus rapprochés ; la nuit, des cris déchirants de ‘ Mon Dieu ! Mon Dieu ! O Jésus !’ que la douleur

lui arrachait par surprise, annoncent à ses frères la marche incessante de sa longue et poignante agonie et les premières transes du dernier combat. Lui seul persiste à croire à un prochain retour de la santé, ces accès du mal ne l'intimident pas, ne l'abattent point, il faut qu'un Père de la Résidence se charge de lui faire connaître son état désespéré.

Le P. Saché l'entretenait précisément de son rétablissement prochain : " J'en ai encore pour cinq ans, au moins," disait-il, "je pourrai encore confesser, travailler à l'église, etc."

" Mon Père," répondit l'autre, " je vais vous parler comme je voudrais qu'on le fît pour moi en pareille circonstance. Vous êtes dans l'illusion sur votre état, je souhaite que vous nous restiez longtemps encore ; mais enfin il n'y a pas à le cacher, vous vous en allez tranquillement chez le bon Dieu....

je voudrais bien être à votre place ; il fait meilleur au ciel que sur la terre."

Le P. Saché le remercia de sa charité, mais ne fut pas convaincu. Peu après, racontant au R. P. Supérieur l'entretien qu'il venait d'avoir : " Ce bon Père ! " dit-il, " je sais que son intention est bonne, il l'a fait pour le mieux ; mais je ne suis pas un pécheur endurci, quand le temps sera venu, je saurai bien faire mon sacrifice ; mais j'en ai encore pour plusieurs années."

Il ne tarda pas cependant à se désabuser et remit son sort entre les mains de Dieu avec une résignation facile et parfaite. Jusqu'au dernier instant, il jouit d'une paix inaltérable, et l'approche de la mort ne changea rien aux habitudes de son caractère ; il répondait aux questions sans fausse modestie, toujours avec humilité, toujours avec bonne humeur.

" Vous qui étiez si actif," lui disait un

Père, " vous devez trouver le temps bien long maintenant ? "—" Du tout, cher Père, je ne pense qu'à mon mal."—" C'est une bonne manière de prier."—" Ah ! mon Père, on ne prie guère quand on est bien malade, il n'y a pas moyen, il faut l'avoir fait auparavant."

Un jour, on le trouve sur le canapé, dans une de ses crises atroces : " Comment ça va-t-il, mon Père ? " lui demande-t-on. Il répond avec le P. Milleriot : " Ça va parfaitement mal. Je puis bien dire avec le prophète : De la tête aux pieds, il n'y a plus rien de sain en moi . . . . pourtant je ne refuse pas de souffrir."

Lorsque le Cardinal-Archevêque vint le voir, le P. Saché, tout entier à sa souffrance, ne le reconnut pas d'abord, mais quand le R. P. Supérieur lui annonça la présence de l'illustre visiteur, il se mit à pleurer et à sourire, remerciant Son Eminence de l'hon-

neur qu'Elle lui faisait. " Comment vous trouvez-vous, mon Père ? " lui demanda le Cardinal.—" Eminence, comme un pauvre homme qui a trois voleurs à ses trousses." Il faisait allusion à la triple infirmité qui le tourmentait si cruellement.

Le 23 octobre, il reçut les derniers sacrements des mains de son vieux frère d'armes et ami de cœur, le R. P. Vignon, et le lendemain il entrait dans le repos du Seigneur.



La mort avait à peine fini son œuvre que disparaissaient sur le visage du défunt toutes les traces de la dernière agonie. Le front se rasséréna, les tempes s'affermirent, les joues se colorèrent de teintes légères et fondues, où le grand âge se dissimulait sous une fraîche carnation de jeunesse, ses lèvres retrouvèrent l'aimable sourire que la douleur avait un moment éloigné ; tout, dans

la placide immobilité de la mort, racontait le long séjour qu'une âme vertueuse et maîtresse chez elle, avait fait dans ce corps maintenant inanimé. En voyant ce visage si calme et si rayonnant, et auquel une couronne de cheveux, blancs comme la neige, prêtait une nouvelle candeur, on ne pouvait s'empêcher de dire avec les Romains défilant autrefois devant le lit de repos de Stanislas Kostka : C'est un saint.

Ce fut pour tous ses amis un grand deuil quand ils apprirent le départ pour une autre vie du vénérable serviteur de Dieu ; leurs lettres de condoléances, adressées au R. P. Désy, Supérieur de la Résidence, sont remplies des plus affectueux souvenirs et des plus beaux éloges du défunt ; toutes proclament hautement sa sainteté éminente. Qu'il nous suffise d'en citer quelques courts extraits.

Sa Grandeur Mgr Langevin, évêque de

Rimouski, écrivait : " La nouvelle de la mort du Révérend Père Saché m'a beaucoup affligé. En lui je perds un ancien et vénérable ami, un sage conseiller, un modèle de toutes les vertus sacerdotales et religieuses. Je ne doute aucunement qu'il soit déjà en possession de la couronne immortelle."

" Veuillez accepter mes plus sincères et affectueuses sympathies," disait M. l'abbé A. Pelletier, " pour la grande perte que vous venez de faire dans la personne de ce bon et éminent Père Saché ; ce sera un Jésuite de moins sur la terre, mais un saint de plus au ciel.

" C'est un précieux souvenir pour moi de me rappeler que je l'ai fait venir autrefois pour travailler à la vigne du Seigneur, dont j'étais chargé. Par les heureux effets produits, on voyait que le bon Père Saché

était passé en gagnant ou fortifiant les âmes dans le service du Seigneur."

Le témoignage des Sœurs de la Charité n'est pas moins affectueux. "Avec ma Communauté," écrivait la Révérende Mère Supérieure Générale, "je m'unis de cœur pour déplorer la perte que vous venez de faire en la personne du R. P. Saché. Pour vous, il était un Père bien-aimé ; pour nous, il a été un ami sincère et dévoué, nous ayant donné, pendant de longues années, d'innombrables preuves d'exquise charité, qui ont laissé des traits ineffaçables dans notre reconnaissant souvenir.

" Nous avions espéré que Notre Seigneur laisserait encore à notre imitation ce saint et vénéré Père, modèle si accompli pour les personnes religieuses. Mais puisque telle n'a pas été la volonté du Bon Maître qui, sans doute, avait hâte de faire entrer son fidèle serviteur dans la joie de

son Divin Cœur, qu'il jouisse, ce bon Père Saché, du fruit de ses vertus et de ses œuvres !"

Voici un autre hymne de louange entonné par les Sœurs de l'Hôtel-Dieu. "Si profonde," disent-elles, "est la vénération que nous portons au Révérend Père Saché, si haute est l'opinion que nous avons de sa sainteté, que tout en voulant prier pour le repos de son âme, comme la reconnaissance nous en fait un devoir, nous nous surprenons souvent à l'invoquer, et le jour où nous avons appris la triste nouvelle de sa mort, on entendait de part et d'autre, à l'ouverture de la récréation, ces réflexions si vraies auxquelles toutes les voix faisaient écho : 'Cher bon vieux saint !' 'Il est au ciel !' 'Il a tant travaillé pour la gloire de Dieu !'

"Et comment se défendre de parler ainsi après avoir eu si souvent l'inappréciable bonheur d'admirer chez ce vénérable vieil-

lard l'heureux assemblage des aimables vertus qui font les saints et les grands saints ?

" Nous nous rappellerons toujours avec une douce consolation les rapports que nous avons eus avec ce cher Père. Et puis quel gracieux souvenir que celui de ses aimables visites au parloir de notre Communauté ! Elles reposaient doucement notre âme, en y imprimant un parfum de piété extraordinaire. Il possédait l'art de parler de Dieu, et des choses spirituelles d'une manière toujours agréable. Il était si bienveillant, si paternel ! ' Qu'il fait bon,' nous disait ce cher Père dans sa visite du 3 janvier, ' qu'il fait bon s'aimer ainsi en Dieu ! ' "

" Nous sommes dans le deuil ;" disaient les Sœurs du Bon Pasteur, " en la personne du bon et vénéré Père Saché nous perdons un de nos premiers et plus insignes bienfaiteurs. C'est donc justement qu'en ce

jour nos larmes s'épanchent sur sa tombe, et que notre prière accompagne son âme vers cet autre monde où elle vient d'entrer. Son âme, oh ! elle a été sans doute accueillie par le Dieu rémunérateur de tout bien qui récompense l'humilité, le zèle et la charité. Oui, voilà bien les aimables vertus que nous avons pu admirer en tout temps dans le vénérable défunt.

" Pour notre communauté, sa charité a été sans bornes ; il a consacré à nos pauvres repentantes les derniers jours de sa vie, quand ses forces défaillantes devaient lui imposer un repos absolu. Cette pensée nous rendra à jamais chère sa douce et pieuse mémoire, que la reconnaissance immortalisera en notre souvenir."

Au service funèbre qui eut lieu à Québec avant qu'on transportât les restes du P. Saché au Sault-au-Récollet, la chapelle de la rue Dauphine ne put contenir la foule

des prêtres et des laïques, qui venaient prier une dernière fois près de la dépouille mortelle de leur ami, et bien des pleurs coulèrent de tous les yeux lorsque Mgr. B. Pâquet, se faisant l'interprète des sentiments de tous, termina ainsi l'éloge du regretté Jésuite :

" Tout en lui faisant nos adieux, mes frères, offrons-lui nos remerciements.

" Oui, prêtre selon le cœur de Dieu, vénéré religieux, noble fils de saint Ignace, adieu et merci !

" Adieu et merci, au nom de Son Eminence le Cardinal qui aurait tant aimé à vous rendre ce dernier devoir.

" Adieu et merci, au nom de tout le clergé de l'archidiocèse que vous avez aidé de vos sages conseils et soutenu dans les épreuves si nombreuses du saint ministère.

" Adieu et merci, au nom du Séminaire

que vous avez fortifié dans ces retraites, où respirait le plus pur amour de Dieu.

" Adieu et merci, au nom de ces communautés religieuses pour lesquelles vous vous êtes dépensé avec un zèle toujours nouveau et toujours croissant.

" Adieu et merci, au nom des paroisses de la ville qui ont tant de fois profité de votre parole apostolique.

" Adieu et merci, au nom de ces âmes pénitentes que votre mort laisse orphelines et désolées.

" Adieu et merci, au nom de vos frères en religion, vous vivrez dans leur souvenir et votre mémoire vénérée les soutiendra dans leurs labeurs et leurs fatigues.

" Adieu, immortel Père Louis Saché, souvenez-vous de nous tous dans le séjour de l'éternelle félicité ! "

CHAPITRE XIII.

PER CRUCEM AD LUCEM.

Cette longue carrière est terminée ; jetons un regard rapide sur l'espace parcouru. Chemin faisant, nous avons remarqué que la montée s'accentuait çà et là de vallonnements et d'élévations échelonnés comme les contreforts d'une haute montagne ; il est temps d'apprécier ces hauteurs, maintenant que le voyageur dont nous suivions les pas, a disparu dans une région impénétrable à nos yeux.

A l'horizon de la vie spirituelle, les vertus sont ces hauteurs qui émergent de l'uniforme niveau des œuvres humaines. Toutes n'ont pas la même élévation, la charité les domine, mais toutes ont pour base commune

l'humilité : l'humilité, vertu de l'homme, point de départ de la terre au ciel, appui de la perfection qui monte de degré en degré jusqu'à la divine charité, son terme et sa consommation. Jésus fut humble, parce qu'il était homme, et parce qu'il est Dieu, Jésus est charité. En lui se trouvent le commencement et la fin de toute justice, parce qu'il est la voie qui mène à la vie et le modèle que doivent imiter tous les hommes.

Entre ces deux extrêmes de l'échelle spirituelle, s'espacent de nombreuses vertus, aux formes variées jusqu'à l'infini et de l'une ou de l'autre desquelles l'homme se sert à son choix pour gravir au sommet. Enfant de saint Ignace, religieux d'un institut où l'obéissance prime tous les autres moyens de perfection, le P. Saché dut faire de l'humilité une étude approfondie, une occupation de tous les jours.

S'il la prêchait volontiers aux fidèles, c'est qu'il en reconnaissait pour lui-même l'absolue nécessité ; trop désireux de sa propre perfection pour n'être seulement qu'une cymbale retentissante, ce qu'il enseignait aux autres, il le pratiquait tout d'abord, l'expérience de sa vie servant à vérifier la sagesse de sa parole.

C'est par un acte d'humilité qu'il commençait toutes ses prières, toutes ses méditations, n'osant jamais lever les yeux sur la divine Majesté avant de s'être bien assuré qu'il ne pouvait regarder de plus bas. C'est par un acte d'humilité qu'il préludait aux mystères redoutables de l'autel, tremblant toujours de porter dans des mains trop indignes le corps immaculé de la Victime eucharistique, et de souiller de lèvres trop impures le sang du Fils de la Vierge. C'est l'humilité qu'il envoyait en avant comme messagère, pour préparer les esprits et les

cœurs à recevoir la parole de Dieu. Les exigences de la perfection chrétienne se trouvent ici d'accord avec les artifices de la rhétorique.

Quoique sa science fût étendue autant que solide et profonde, le P. Saché se faisait de lui-même une si pauvre opinion, qu'il avait honte d'adresser la parole à l'auditoire même le plus humble ; devant une assemblée d'élite, la défiance qu'il avait de ses forces devenait pour lui une souffrance presque physique.

En 1850, il ouvrait la conférence préparatoire à la retraite ecclésiastique du diocèse de Québec par cette application personnelle du texte de l'Evangile : " *Tu quis es ?* Qui êtes-vous ? Cette question, qui fut posée autrefois à Jean-Baptiste, vous pourriez, mes vénérables confrères, en me voyant paraître au milieu de vous, me l'adresser, et avec de bien plus justes raisons. Qui

êtes-vous, que cela vous donne l'assurance de vous présenter à nous comme pour nous instruire et nous diriger ?

" Je le sais, votre bonté et votre modestie ne vous ont pas même permis d'en avoir la pensée. Mais n'ai-je pas dû moi-même me l'adresser cette question, lorsque votre illustre Prélat a jugé à propos de m'imposer cette charge bien au-dessus de mes forces ? Oui, je me suis demandé : qui es-tu pour prendre la parole, lorsque tu devrais écouter, pour enseigner ceux qui sont tes maîtres et par l'âge et par l'expérience ? Et ma première pensée, et ma première réponse a été celle de Jérémie : Hélas ! hélas ! je ne sais pas parler ; *nescio loqui*."

Cette vertu d'humilité qui s'attaque à ce qu'il y a de plus profondément enraciné dans notre nature, est d'un exercice difficile pour tous les hommes. Mais c'est surtout pour ceux qui sont constitués en autorité

sur leurs semblables qu'elle a des répugnances pénibles, et c'est pourtant comme supérieur que le P. Saché a dû la pratiquer pendant presque toute sa vie religieuse.

Nous ne parlons plus ici de ces explications à huis clos, qui ont lieu entre le Créateur et sa créature, dans les examens et les méditations, où la conscience a vite fait de remettre l'homme à sa place, et où il est facile de reconnaître que l'on est fort peu de chose et de se le dire sans beaucoup de phrases ; nous parlons de l'humilité du P. Saché dans ses rapports de supérieur avec ses subordonnés.

Nous avons déjà dit qu'il n'était pas homme à prendre des détours, qu'il allait droit au but, comme la règle elle-même, laquelle ne fait aucune acception de personnes et parle à tous le même langage. Cette âpre franchise, qui allait si bien à son tempérament et formait comme le couron-

nement naturel de son caractère, n'agréait pas aussi bien à tout le monde, surtout quand elle se présentait en compagnie d'une réprimande. Elle lui attira quelquefois de la part des domestiques ou autres, des reparties plus ou moins désobligeantes. Le P. Saché n'en témoignait pas la moindre surprise : il avait affirmé les droits de la règle ou de l'autorité, le but était sûrement touché ; tout ce qui revenait par ricochet à l'homme, et non au supérieur, le Père le recevait comme son dû, et s'étonnait plutôt de n'en pas percevoir davantage ; jamais il ne gardait rancune ni aigreur de ces vivacités, et il était le premier à tout oublier.



Ce qui l'aidait à pratiquer cette vertu, c'était l'habitude journalière de la mortification. On ne passe pas à travers une

longue et active existence sans rencontrer beaucoup de contrariétés, on n'arrive pas au sommet de la perfection sans avoir lutté contre bien des obstacles, sans laisser des lambeaux de son vêtement et de sa chair aux buissons de l'étroit sentier, on ne vit pas sans souffrir. Accepter avec esprit de pénitence les peines que nous verse continuellement la source par trop féconde de nos désirs imprudents, de nos espérances téméraires, mettre un frein à notre imagination, réprimer les saillies de la curiosité et régler jusqu'aux battements trop précipités de notre cœur, c'est faire œuvre de bons chrétiens. Mais il ne saurait se contenter de cette mortification essentielle, celui qui a renoncé à toutes les joies terrestres, qui s'est dépouillé dès ici-bas de la vaine livrée du monde pour marcher plus près de Jésus, son ami, son Dieu ; il veut ressentir, comme Jésus, dans sa chair mor-

telle les douleurs de la flagellation, du crucifiement.

Le P. Saché était trop épris de son divin modèle pour ne pas chercher à l'imiter dans ses souffrances, d'aussi près que le lui permettait la faiblesse de notre nature déchue. Habituellement couvert d'un cilice, adonné aux disciplines les plus rigoureuses, ceint d'une chaîne de fer aux éperons mordants, il expiait et pour lui et pour d'autres qui n'expient point, il vengeait l'honneur du très saint Corps de Jésus, que tant de chrétiens, ses membres mystiques, osent souiller par leur sensualité. Depuis longtemps la proie d'une maladie douloureuse, il endura, sans se plaindre, des maux intolérables ; il les cacha même, ainsi que ses pénitences, avec un soin si jaloux, que le hasard seul nous les fit connaître.

Ces souffrances, d'ailleurs, n'étaient qu'une forme de son zèle pour le salut des âmes et

la gloire de Dieu, et quoiqu'il eût désiré d'immoler tous ses sens, tout son corps, et de se consumer tout entier dans un martyre soudain, il ne se laissa jamais entraîner à des excès qui eussent pu compromettre le succès de ses travaux, en ruinant ses forces. Il voulait sauver des âmes, il voulait glorifier Dieu et il y travailla toute sa vie avec opiniâtreté. Malgré son désir d'être bientôt séparé de ce corps mortel pour habiter avec Jésus-Christ, il eût voulu cependant vivre encore pour travailler plus longtemps.



Nous n'avons ni le dessein ni le loisir de passer en revue toutes les vertus du P. Saché ; nous ne dirons rien de celles qu'il s'était engagé par vœu de pratiquer selon les constitutions de son ordre, la pauvreté, la chasteté et l'obéissance. Vertus fondamentales et essentielles du religieux, elles

furent l'objet premier de sa sollicitude, et si devant Dieu a été ratifié le titre d'élu, que les hommes se sont plu à lui décerner, c'est à sa fidèle pratique de ces trois vertus qu'il en est surtout redevable.

Disons seulement que sa charité n'avait point de bornes : il aimait tout ce que Dieu aime et aimait Dieu par-dessus toute chose. " Ah ! " s'écriait-il devant les novices Ursulines, quelque temps avant sa mort, " que je voudrais être jeune comme vous pour aimer Dieu avec plus d'ardeur ! "

Ses vieux compagnons de labeur, comme il leur restait pour toujours uni dans les tendresses d'une sainte affection ! comme il chérissait leur souvenir ! Il ne parlait jamais qu'en termes émus et en versant des larmes, du Père Beaudry qui fut si longtemps, à Québec, son émule dans les mêmes travaux et les mêmes succès. Il rappelait sans cesse les aimables qualités de ce bon

Père et ne tarissait pas d'éloges sur son zèle. Aussi avec quel deuil il apprit sa mort et qu'il eut de douleur de ne pouvoir aller lui rendre les derniers devoirs ! Du moins, il voulut reposer à ses côtés dans l'humble cimetière du Noviciat.

Et les nombreux novices qu'il avait initiés aux vertus de la Compagnie, avec quel affectueux intérêt il les suivait plus tard dans leur carrière, les soutenant de ses prières les plus ferventes, les encourageant de ses meilleurs conseils ! Tous ceux qu'il avait rencontrés dans l'exercice intime de son ministère, et leur nombre est incalculable, avaient place dans son cœur ; il ne cessait de demander pour eux tous les biens qu'il désirait pour lui-même.

Cette charité ardente s'allumait au foyer même de l'amour, au Cœur Sacré de Jésus. Le P. Saché était avant tout un apôtre du Sacré-Cœur, et l'on disait de lui qu'il avait

hérité de l'esprit du vénérable Père de la Colombière. Il n'avait rien de plus cher que le progrès de cette dévotion admirable, et rien ne lui faisait tant de plaisir que d'apprendre que de nouveaux zélateurs s'employaient activement à la propager. Lorsque le Père plus spécialement chargé de répandre cette dévotion et de diriger la Ligue dans ce pays, revenait de ses courses apostoliques, le P. Saché le saluait ordinairement par ces mots : " Ah ! mon Père, beaucoup de besogne ? combien de nouveaux Ligueurs ? "

Dans sa direction spirituelle, il recommandait toujours la dévotion au Sacré-Cœur comme moyen infaillible de perfection, et surtout de persévérance. " Après avoir aimé ce Cœur divin sur la terre," disait-il souvent, " c'est dans ce même Cœur que nous nous retrouverons pendant toute l'éternité."

In memoriam.

Et maintenant qu'il nous soit permis de rapprocher ensemble les traits épars de cette figure que nous venons de considérer trop en détail, et, à l'exemple des enfants pieux qui placent sur la tombe dans laquelle il dort son dernier sommeil, l'image impérissable de leur père bien aimé, détachons en relief sur ces pages où sont contenues les actions et les œuvres du R. P. Saché, un portrait fidèle de ce Père vénéré, un tableau de cette vie humaine aux prises avec la grâce et que Dieu avait destinée à tant de travaux.

Homme, il eut à combattre les révoltes de la nature, amour-propre, impatience, aigreur de l'esprit : faiblesses que la conscience s'avoue avec honte et confusion ; son humeur brusque l'exposa souvent aux chocs douloureux de la contrariété, et son

cœur sensible à l'excès ne faisait qu'accroître l'intensité de la souffrance : voilà le côté défectueux ; mais il était si bon, si dévoué, si franc, il mettait au service de tout le monde, avec tant de prodigalité, les trésors de son cœur et de son intelligence, qu'au point de vue même purement naturel il eût passé pour un homme le plus heureusement doué.

Religieux, toutes les qualités de sa riche nature se rehaussèrent d'un éclat divin, aucune qui ne fût pénétrée de la grâce et ne dut se rendre à sa bienfaisante influence ; si parfois le vieil homme s'échappait en des saillies impétueuses, il était bientôt ressaisi et ramené au devoir. Humble et soumis envers ses supérieurs, affable et indulgent pour ses égaux, le P. Saché était l'homme de la vie commune, il eût été content d'être toujours dans les plus modestes emplois et prenait gaiement son parti de n'avoir rien

fait d'éclatant et de ne laisser après sa mort d'autre réputation que celle de bon religieux.

Longtemps revêtu de l'autorité, s'il se montra souvent trop rigide interprète de la règle, il a pour excuse d'en avoir été lui-même le plus fidèle observateur. La règle était l'âme de sa vie, il voulait qu'elle régnât en souveraine ; mais une fois ses droits reconnus, toute réprimande, toute rigueur cessait, le Supérieur faisait place au père le plus tendre, le plus affectueux.

Le saint se révélait par la solidité et la perfection de ses vertus : humilité d'enfant, mortification d'anachorète, zèle d'apôtre ; il avait au Sacré-Cœur de Jésus une dévotion toute de flamme ; c'est dans ce Cœur adorable que nous aimons aujourd'hui à le contempler ; c'est là qu'il nous a donné rendez-vous, à nous, ses frères, à tous, ses amis.

FIN.

ERRATA.

—

Page	46, 2de ligne :	Kingston	lisez :	Toronto.
"	179, dernière ligne :	qui	lisez :	que.
"	180, 17e ligne :	1859	lisez :	1889.

TABLE.

		Pages
Au lecteur		3
CHAP.	I.—Dans le monde	7
"	II.—St-Acheul.—Brugelette	21
"	III.—Brugelette.—Laval.—Canada	31
"	IV.—Laprairie	45
"	V.—Ste-Thérèse	55
"	VI.—Québec	61
"	VII.—Sault-au-Récollet	79
"	VIII.—Ministère à l'extérieur	105
"	IX.—Collège Ste-Marie	121
"	X.—Retour à Québec	143
"	XI.—Noces d'or	165
"	XII.—Novissima	179
"	XIII.—Per Crucem ad Lucem	193
In Memoriam		206


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 02 04 04 003 2